

LE PARADIS TERRESTRE,

POÈME
IMITÉ DE MILTON,

PAR MADAME D. B*** (*Dubouccage*)

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue, corrigée & augmentée, avec le Poème qui a
remporté le premier Prix de l'Académie de Rouen.*



A LONDRES.

M. DCC. LIV.

LE PARADIS
TERRA



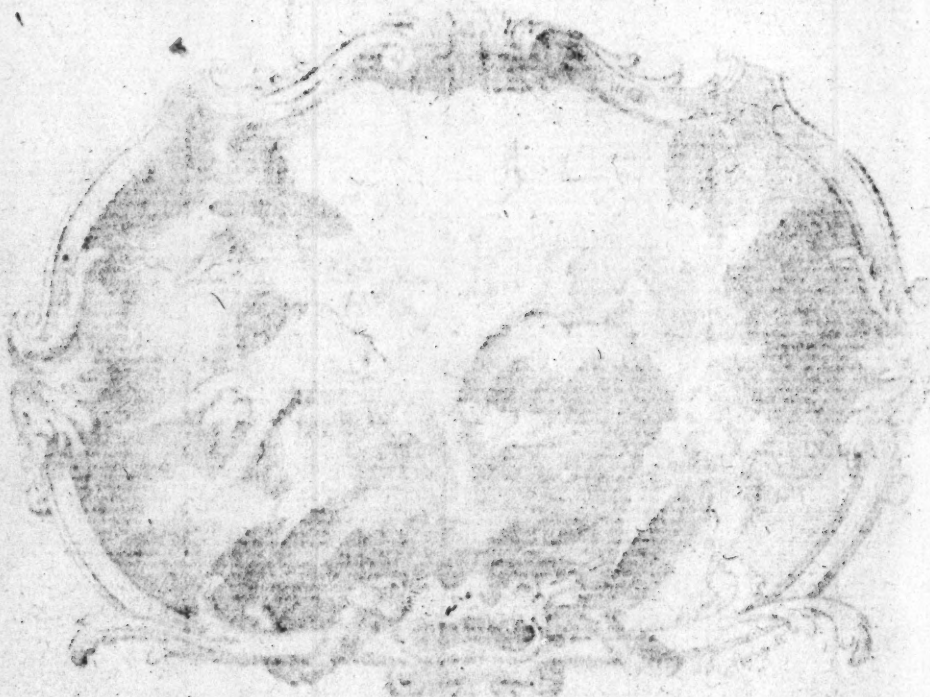
POÈME

IMITÉ DE MILTON

PAR M. DE LAUNAY D. D.

NOUVELLE ÉDITION

Revue, corrigée & augmentée, avec des Notes qui n'étoient pas dans la première Edition. Par M. de Launay D. D.



A LONDRES

M. DE LAUNAY



A MESSIEURS
DE L'ACADEMIE
DES SCIENCES,
BELLES LETTRES
ET ARTS
DE ROUEN.

MESSIEURS,

*Le suffrage que vous avez bien voulu
accorder à mon premier Essai, m'a en-
couragée à finir & à vous présenter cet
Ouvrage, que je n'avois commencé que
pour mon amusement.*

Entrainée par le désir de plaire à ma

*Nation, en me conformant à son gout, je n'ai point craint le reproche que me feront les Anglois sur les changemens que j'ai osé faire à un Poëme qu'ils ont en vénération. Malgré l'admiration que tous les siècles ont eue pour l'Iliade, plusieurs Critiques y ont trouvé des répétitions & de trop longs détails : les François ont cru voir les mêmes défauts dans le Paradis Perdu ; & Mr. Pope, quoiqu'admirateur des grandes beautés de cet Ouvrage, a eu la hardiesse de s'exprimer ainsi en parlant de l'Auteur : “ Tantôt le Ciel n'est pas assez
,, vaste pour contenir l'étendue du vol
,, de Milton, tantôt tombant dans le
,, stile prosaïque, il rampe comme un*

„Serpent ; quelquefois il met dans la
 „bouche des Anges des pointes & des
 „jeux de mots, & fait de Dieu le Pere
 „un Théologien scholastique. „ * Sur
 cette autorité, j'ai beaucoup abrégé le
 récit du Combat des Anges, dont les
 peintures m'ont paru trop fortes pour
 être rendues par mes foibles crayons ; &
 j'ai cru pouvoir retrancher, comme
 étrangères au sujet, les comparaisons
 prises de la Fable, les jeux des Diables
 dans les Enfers, & plusieurs autres
 morceaux qu'il seroit inutile de détail-
 ler. Si je me suis trompée dans mon
 choix & dans le plan que je me suis pro-

* Milton's strong pinion now not heaven can bound
 Now Serpent like in proze he sweeps the grovnd
 In quibbles Angel and Archangel join
 And God the father turns a school divine.

posé, l'exposition de mes raisons & de mon dessein ne me justifieroit pas ; c'est au Lecteur à me juger par mon Ouvrage. J'ai voulu reduire en petit un grand & sublime tableau. Souvent en diminuant & en rapprochant les traits, on les affoiblit ; les proportions se perdent, & on manque la ressemblance. Si j'ai réussi à réunir sous un point de vue agréable, les graces & l'interêt que l'Auteur a répandus sur la félicité & sur les malheurs d'Adam & d'Eve dans le Paradis Terrestre, j'aurai rempli mon projet. Moins nos mœurs seront éloignés de l'état d'innocence, plus nous goûterons la naïve expression des sentimens de nos premiers Peres : je crois

même que la malignité née de la corruption du cœur depuis la chute de l'Homme, ne peut censurer la tendre ardeur que Dieu autorisa dans nos Ayeux, en leur ordonnant de perpétuer & de multiplier le Genre humain. Après avoir admiré la grandeur de l'Etre suprême dans l'immensité des Cieux, & sa libéralité dans l'abondance des biens que la Terre leur offroit, ils exprimèrent, sans doute, le mouvement de surprise, d'enchantement & de reconnoissance qui les saisit à la vue de tant de bienfaits. Le nouveau charme qu'ils goûterent en se communiquant leurs idées, & la juste persuasion où ils étoient que leur union

plaisoit au Créateur, augmentoient, sans cesse, leur amour. La vivacité n'en peut être blâmable, ayant un tel but. Seuls dans le Monde, nul autre intérêt ne pouvoit les occuper. Ils ne devoient pas plus songer à contraindre leurs desirs, qu'à se chercher des vètemens, dans un climat où ils ne sentoient d'autres vents que l'haleine des plus doux Zéphirs; mais pour le malheur de leur postérité, en accomplissant le commandement que Dieu leur donna de s'aimer, ils oublièrent la seule défense qu'il leur avoit faite. Le Poëte Anglois a cru, avec raison, pouvoir peindre, avec les couleurs les plus vives, le feu pur qui brûloit dans le cœur

d'Adam & d'Eve. J'ai tâché d'imiter la simplicité expressive de son coloris, en représentant la Nature dans ces heureux tems où les mots d'art & d'indécence étoient inconnus. Je ne prétens point donner une idée complète du vaste génie de Milton. Les Personnes qui ne savent point l'Anglois, en prendront une connoissance plus exacte dans l'élégante Traduction de Mr. Dupré de Saint-Maur.

Je serai bien flattée, MESSIEURS, si ce Poëme peut encore me mériter votre approbation : j'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissante servante D. B.

A
MILTON.



I mes foibles accens, jusqu'au Royaume
sombre,
Homère des Anglois, peuvent toucher
ton ombre,

Sois sensible à l'amour qu'inspirent tes écrits.

Le désir de te suivre enflamme mes esprits;

Mon ame croit sentir le beau feu qui t'anime.

Je m'égare, peut-être, en cet effort sublime:

Ah! pardonne à mes traits s'ils ternissent les tiens;

Comme un Dieu, pour tribut, reçois tes propres
biens.



PREMIER CHANT.

ARGUMENT.

ARGUMENT

D U

PREMIER CHANT.

PREMIER CHANT.



ARGUMENT.

***D**escription des Enfers, placés au fond des abîmes du Cabos. Satan est représenté au milieu des Anges rebelles dans l'instant qu'ils viennent d'y être plongés. Ils proposent divers moyens de se venger du Ciel. Pour y parvenir, Satan entreprend seul de conquérir un Monde qui doit naître, & de perdre l'homme. Le Péché & la Mort qui gardoient les portes de l'Enfer, les lui ouvrent, séduits par ses promesses. Il traverse l'Empire de la Nuit, & parvient au Globe du Soleil: il y rencontre Uriel chargé d'y présider. Cet Ange, trompé par l'Imposteur, lui montre le Globe de la Terre. Satan y vole. A ses mouvemens furieux, Uriel le reconnoit pour un des Anges rebelles, & veille sur ses démarches.*



LE PARADIS TERRESTRE.

PREMIER CHANT.



Ageffe, don du Ciel, soutiens mon har-
monie:

Je chante du Très-haut la puissance infinie:

Dis comment ta parole enfanta l'Univers;

Prête-moi tes couleurs pour peindre dans mes Vers

4 *LE PARADIS TERRESTRE,*

Le fort du premier Homme en des lieux de délices:
De son fier Ennemi dis-moi les artifices.

Quels funestes récits! O Mortels! écoutez,
Apprenez le destin des Anges revoltés;
L'Eternel les plongea dans l'inferral abime;
Le remors dans ce gouffre est toujours près du crime,
La paix n'habite point ce séjour odieux,
L'espoir en est banni, lui qu'on trouve en tous lieux.
Dans la flamme y gémit la douleur renaissante:
Ici la vie expire, & la mort est vivante.

La foudre & des torrens de souffres embrasés,
Y sortent des rochers l'un sur l'autre écrasés:
Ainsi l'Etna fougueux, en ébranlant la terre,
L'inonde de bitume, & lance le tonnerre.

Satan tombé du Ciel dans ces fleuves brûlans,
Soulève, avec effort, les flots étincelans,
Et son énorme corps armé pour la vengeance,
En sortant de ce gouffre, y laisse un vuide immense;
Son front cicatrisé par le foudre vengeur,
De son premier éclat a perdu la splendeur.



Tel paroît le Soleil à travers un nuage,
Ou lorsqu'à ses rayons dérobant le passage,
La Lune est entre nous & l'astre lumineux.
D'un vol appesanti dans les airs sulphureux,
Le rebelle entouré de feux & de fumée,
S'arrêtant au sommet d'une roche enflammée,
Porte de tous côtés ses regards pleins d'horreur;
Le désespoir s'y peint, s'y transforme en fureur:
Son ame pénétrante & sa subtile vue
De l'abîme à l'instant embrassent l'étendue.
Quoi! c'est donc là, dit-il, mon éternel séjour!
Ne reverrai-je plus la lumière du jour?
De ces feux souterrains les flammes ténébreuses
Offrent tous les objets sous des formes affreuses;
Mais du moins dans l'horreur de ce monde infernal,
Je ne découvre point mon trop heureux rival.
Que d'esprits je retrouve à ma fureur fidèles!
Cette onde a moins d'écueils, ces feux moins d'é-
tincelles.
Trois fois j'aurois franchi l'immensité des Cieux,
Depuis que nous roulons dans ce gouffre odieux:

6 LE PARADIS TERRESTRE,

Y verrai-je à jamais s'abîmer mes phalanges!
Levez-vous, leur dit-il, suivez le Chef des Anges;
Que d'un bonheur passé perdant le souvenir,
L'espoir tienne nos yeux fixés sur l'avenir.
La constance & le tems, plus puissans que les flam-
mes,
Rendront un jour ce feu l'élément de nos ames.
Suivez-moi: sans gémir, supportons nos tourmens,
Et d'un trône en ces lieux jettons les fondemens.
Votre choix m'a remis l'autorité suprême:
Qui pourroit m'envier ce brûlant diadème?
La jalousie expire à l'aspect des malheurs,
Le bonheur seul l'excite, & desunit les cœurs:
La concorde rendra cet Empire invincible;
Quel pouvoir soumettroit notre esprit inflexible?
En moi-même je puis par des efforts divers,
Faire un Ciel de l'Enfer, ou des Cieux les Enfers.
De nos projets manqués d'autres sont prêts à naître;
Qui ne peut obéir, ne connoit point de maître:
L'espoir nous rassembla, l'orgueil fut notre appui;
Que le malheur commun nous unisse aujourd'hui:

Loin des coups du Tiran , nous en bravons l'at-
teinte;

Ici sans l'admirer nous regnerons sans crainte.

Il dit : le fier Moloc , impétueux Géant ,
Craignant plus le repos que l'horreur du néant ,
Saïsi de désespoir , inspiré par la haine ,
Se dégage des feux , & dévorant sa chaîne ,
Fait entendre ces mots : Que plutôt la fureur
De vos sens accablés rappelle la vigueur ,
Bannissez les regrets , la souplesse & la ruse ,
A tout déguisement mon orgueil se refuse.
Brisons nos fers , sortons de ces horribles lieux ,
Osons à force ouverte escalader les Cieux :
Leur Monarque sur nous épuisa son tonnerre ,
Saïssissons cet instant pour rallumer la guerre ,
Lançons à notre tour contre ce Dieu jaloux
Les foudres & les feux qu'il a lancés sur nous ;
Que les débris du Ciel remplissant ces abîmes ,
Portent au Firmament nos Guerriers magnani-
mes.

Qui peut, dit Belzebut, en forcer les ramparts?
Pour changer notre sort, tentons d'autres hazards.
Voici le tems prédit où du néant doit naître
Un Univers soumis aux Loix du premier Etre;
Par force ou par adresse envahissant ces lieux,
Armons leurs Habitans contre un Maître odieux.
Sa main a dû former de nouvelles substances,
Des Etrès moins parfaits que nos pures essences,
En détruisant l'ouvrage outrageons son Auteur.
L'espoir de nous venger fait déjà mon bonheur.
De l'espace inconnu perçons le vuide immense....
Ce projet vous surprend. Tous gardent le silence!
A vous déterminer ne perdez point d'instans....
Qui voudra se charger de ces soins importans?
Moi seul, reprit Satan, en cherchant des victimes,
J'oserai de la nuit traverser les abîmes:
Esprits qui m'écoutez, approuvez-vous mon choix?

Le Conseil infernal applaudit à sa voix,
Et par un bruit semblable à celui du tonnerre,
Qui de loin dans la nue épouvante la terre,

Pour la première fois, sur ces lugubres bords,
On entend de la joie éclater les transports.

Rempli de ses projets, le Prince des Ténébres
Vole, arrive aux confins des Royaumes funèbres:
Aux portes des Enfers soudain il vient s'offrir;
Deux Monstres les gardoient, chargés de les ouvrir;

Il ose en saisir un d'une main menaçante:
Crois-tu me retenir en ta prison brûlante?
Quel est donc, lui dit-il, ton nom & ton emploi?

Tu revois dans mes traits un fils digne de toi,
Reconnois le Péché; je suis ce Monstre horrible
Qui sortit de tes flancs dans le moment terrible
Où ton ame conçut l'espoir éblouissant
De braver dans les Cieux les loix du Tout-puissant:
Son foudre le vengea; tu devins sa victime,
Avec ta troupe & toi je tombai dans l'abîme,
La clef de ces ramparts fut remise en mes mains:
Bientôt cet autre Monstre, enfant des noirs destins,

En sortant de mon sein effraya la Nature;
C'est la Mort, le Vautour de toute Créature,
Dieu seul peut éviter ses traits empoisonnés.

: Compagnons de mon sort, enfans infortunés,
Reprit le Séducteur, je viens briser vos chaînes,
De mes tristes Etats j'abandonne les rênes,
Pour regner avec vous dans un séjour heureux;
Tout y satisfera votre haine & vos vœux.
Les Monstres à ces mots prennent les clefs fata-
les,
Font gémir sur les gonds les portes infernales,
Et percent avec lui l'abîme de la nuit.

Le profond labyrinthe où l'espoir les conduit,
Du ténébreux Cahos reconnoissoit l'Empire:
Dans le trouble & l'effroi que la discorde inspire,
Guidé par le Hazard, Ministre du Cahos,
Forçant les Elémens, accablé de travaux,
Egaré mille fois dans sa vaste carrière,
Satan voit luire enfin une foible lumière;

PREMIER CHANT. II

Il la suit, & son cœur goûte le doux transport
Qu'on sent après l'orage en découvrant le port.
A l'orbe du Soleil ce rayon seul le guide;
Par l'ordre du Très-haut Uriel y préside.
A ses yeux l'Imposteur se montre en Séraphin,
Lui demande sa route, & voile son dessein.
Sur lui le Créateur exerçant sa vengeance,
De transformer les traits lui laisse la puissance,
Et voulut seul connoître, à des signes certains,
L'hipocrisie adroite à tromper les humains.
En cet instant fatal elle éblouit la vue
D'un Archange dont l'œil perce à travers la nue,
Il montre à l'Ennemi l'ordre de l'Univers,
Et dans l'infinité de tant d'astres divers,
Découvre à ses regards le Globe de la Terre.
Aussi prompt que les vents, ou les feux du ton-
nerre,
Le Prince des Enfers vole aux terrestres bords;
L'ardeur de se venger ranime ses efforts;
L'espoir de perdre l'homme, & le flatte, & l'agite,
Mais il voit les dangers du projet qu'il médite;

Et l'immortalité que le Ciel offensé
Lui laissa pour punir son orgueil insensé,
Présente à sa mémoire une image effrayante:
Il gémit du passé, l'avenir l'épouvante;
Au moment décisif la crainte, la fureur,
Le doute, le remors s'emparent de son cœur:
Sur lui-même il revient : tels on voit sur la terre
Frémir & reculer les foudres de la guerre,
A l'instant où leur feu part & porte la mort.
Il voit Eden, l'admire & déplore son sort:
D'un air sombre & jaloux élevant sa paupière,
Vers l'astre qui répand en tous lieux la lumière,
Après de longs soupirs il éclate en ces mots:

O toi! qui de la nuit fait pâlir les flambeaux,
Qui de cet Univers parois l'Etre suprême;
Au-dessus de ta sphère, & plus grand que toi-même,
Jadis de ta splendeur j'eusse éclipsé les traits:
Soleil qui m'éblouis, je t'admire & te hais;
Que ton éclat me blesse! il peint à ma mémoire
Le triste souvenir de ma première gloire,

Et l'abîme de maux creusé par mes fureurs :
L'ambition causa mon crime & mes malheurs ;
Sur des Etres parfaits regnant par mon essence,
Je voulus de Dieu même égaler la puissance,
Et briser les liens d'un éternel devoir ;
Remercier sans cesse & toujours recevoir.
Quel fardeau rigoureux ! quel esclavage extrême !
Si ce Dieu m'eût créé moins semblable à lui-même,
Moins en proie à l'orgueil qui dévore mon cœur,
Je jouirois encore de mon premier bonheur.
Ah ! maudissons plutôt ma volonté funeste,
Qui choisit un parti qu'en secret je déteste ;
Que n'ai-je en sa naissance étouffé ce dessein !
Pour moi tout est l'Enfer , l'Enfer est dans mon
sein ;

D'affreux mugissemens toujours s'y font entendre ;
De l'horreur qui me suit je ne puis me défendre ;
Pour éviter mes maux , je fais de vains efforts ,
Mon cœur est déchiré de haine & de remors.

Le Souverain des Cieux ne peut-il plus m'absoudre ?
A fléchir son courroux ne puis-je me résoudre ?

L'orgueil me le défend ; que diroient ces Esprits,
Que par un vain espoir mon adresse a surpris ?
Pour me les asservir, je leur osai promettre
De triompher du Dieu qui vouloit les soumettre ;
Leurs yeux avec envie admirent ma grandeur !
Ah ! qu'ils pénètrent peu le trouble de mon cœur !
Elevé sur le trône & ceint du diadème,
Je n'ai rien d'éminent que mon supplice extrême ;
(Des cœurs ambitieux tels sont les maux secrets)
N'importe : sans fléchir poursuivons nos projets.
Quand le Ciel appaisé me rendroit ma puissance,
Je reprendrais soudain l'espoir de la vengeance ;
Mon respect seroit feint ainsi que mes sermens :
En est-il de sacrés au milieu des tourmens ?
Rien ne peut adoucir la douleur qui m'accable :
Renonçons à la paix : ma haine est implacable ;
Vainement j'offrirois des hommages trompeurs ;
Dieu voit dans l'avenir & lit au fond des cœurs.
Etrouffons nos remors , & montrons-nous sans
feinte :
En perdant l'espérance, on perd aussi la crainte :

Le bien m'est interdit, que le mal soit mon bien;
Peut-être mon Empire égalera le tien,
Tiran. Je soumettrai l'homme & ce nouveau Monde;
Sur le crime & la mort que mon regne se fonde.
Il dit : mais de son cœur les sentimens secrets,
Tour à tour, malgré lui, se peignent dans ses traits.
L'Inventeur de la fraude, errant sans défiance,
Laisse trop éclater l'ardeur de sa vengeance;
Du séjour lumineux observant son maintien,
Uriel l'apperçoit sur le Mont Syrien,
Et ne reconnoit plus dans ses regards funestes,
La paix & la douceur des substances célestes:
Il fuit de l'œil ses pas, & voit l'Ange odieux
Diriger vers Eden son vol audacieux.

Fin du premier Chant.

SECOND CHANT.



ARGUMENT.

Description du Paradis Terrestre. Satan y pénètre, & transformé en Vautour, se perche sur un arbre: Il apperçoit Adam & Eve: leur beauté & leur bonheur l'étonne: il les écoute: il apprend qu'il leur est défendu de manger du fruit de l'Arbre de la Science: Il fonde le succès de son projet sur l'espoir de leur faire transgresser cette Loi. L'Ange qui préside au Soleil, avertit Gabriel, à qui la garde du Paradis est confiée; qu'il y est entré un Esprit pervers: Gabriel promet de le trouver. Entretien d'Adam & d'Eve en se retirant à la fin du jour sous leur berceau: Description de ce lieu délicieux: Gabriel envoie des Anges pour y veiller: Ils découvrent près de l'oreille d'Eve, l'Ennemi occupé à la tenter en songe: ils l'entourent: la frayeur le saisit: il s'enfuit du Paradis.



LE PARADIS TERRESTRE.

SECOND CHANT.



Ans les champs où l'Euphrate éloigné de
sa source,

Abandonne le Tigre & le joint dans sa
course.*

* On a suivi l'opinion de ceux qui placent le Paradis Terres-
tre dans une Ile que forme le Tigre & l'Euphrate, dans la Mé-
sopotamie.

Se présentent d'Eden les jardins enchantés.
Là d'un premier printems tout offre les beautés;
Des cédres, des palmiers élevés jusqu'aux nues,
De ce séjour charmant forment les avenues.
Sur l'or & les saphirs serpentent les ruisseaux,
Et dans les prés naissans bondissent les troupeaux.
Aux approches du loup l'agneau paroit sans crainte,
Le lion est docile & le renard sans feinte,
Les arbres en tout sens ont des fruits & des fleurs,
De l'iris leur mélange imite les couleurs;
La rosée y répand une manne divine,
L'aspie est sans venin, la rose sans épine;
La Nature, en ses dons prodigués au hazard,
Y surpasse toujours l'ordre & l'effort de l'art.

Tel est l'heureux Empire où vit dans l'innocence
Le premier des humains au sein de l'abondance;
Chaque pas le conduit à de nouveaux plaisirs,
L'air pur n'est agité que par les doux Zéphirs:
Leur haleine l'embaume, & leurs aîles légères
Y portent les parfums des terres étrangères.

Satan même eût senti ses tourmens s'y calmer;
Mais dans le désespoir rien ne sauroit charmer.
Animé par la haine & guidé par le crime,
D'une haute montagne abandonnant la cime,
Il s'abat dans Eden, comme un loup ravisseur
S'élançe sur sa proie & trompe le Pasteur.

A peine de ces lieux il franchit la barrière,
Qu'il apperçoit un arbre offrant sa tête altière;
Il y fixe les yeux, se transforme en Vautour,
Y vole, & du sommet contemple ce séjour.
Des moissons qu'il produit, le nombre & les délices;
Pour l'Esprit infernal sont autant de supplices.
Entre tous les objets vivans dans ces beaux lieux,
Deux Etres distingués frappent sur-tout ses yeux;
Dans le noble maintien de leur nudité pure,
Ils paroissent les Rois de toute la Nature.
Les charmes, les vertus & la félicité
Entr'eux sont partagés, mais non l'autorité.
Leur sexe est différent, ainsi que leur puissance:
L'un tient l'autre soumis à son obéissance:

Adam unit la force à la beauté des traits:
Eve joint la douceur aux plus brillans attrails.
Les Zéphirs caressant ses tresses voltigeantes,
En font souvent un voile à ses graces naissantes;
Non qu'elle veuille aux yeux dérober tant d'ap-
pas;

Son ame de la honte ignore l'embarras:
Doit-on rougir des dons que nous fait la Nature?
Effrayant deshonneur né d'une source impure,
Tiran de nos plaisirs, tu portes dans le cœur
Le trouble, les remors, la honte & la terreur.

Ce Couple fortuné, créé dans l'innocence,
Sans voile aux yeux de Dieu, n'en craint point la
présence.

A l'ombre des Jardins rafraichis par les eaux,
Ils suspendent le cours de leurs légers travaux;
Ce terrain n'exigeoit que les soins nécessaires,
Pour goûter le repos & des mêts salutaires;
Sur des bancs de gazon ornés de mille fleurs,
Les arbres leur portoient des fruits & des odeurs.

Leur suc les raffasie, & dans l'écorce dure
Ils puisent pour la soif une eau légère & pure;
Le sourire enchanteur, les entretiens charmans,
Tout ce qu'Amour inspire à de jeunes Amans,
Seuls Habitans du Monde, & vivans sans allarmes,
Achèvent d'embellir ce repas plein de charmes.

Le Monarque infernal témoin de leur bonheur,
Frappé de tant d'attraits, mais saisi de fureur,
Cherchant en ce séjour ouvert à sa vengeance,
Les moyens les plus prompts d'étendre sa puissance,
Sous des traits déguisez se joint aux animaux,
Qui près de ces Amans paissent au bord des eaux.
La voix de l'Homme alors vint lui frapper l'oreille;
A ce son inconnu son ardeur se réveille.

Eve, disoit Adam, tout prévient nos desirs:
Toi seule ici conçois & ressens mes plaisirs;
Près de toi, dans nos jeux & dans nos soins cham-
pêtres,
Je perds le souvenir de tous les autres Etres;

Mais sans perdre de vue un Dieu dont la bonté
Joignit à tes vertus l'éclat de la beauté.
Des biens dont je jouis, le plus cher est toi-même.
Contemplons la grandeur de cet Etre suprême:
Pour nous il fit ce Monde & soudain l'anima,
Le soumit à nos Loix, & de rien nous forma;
Parmi tant de bienfaits dont sa main nous accable,
Un seul m'est interdit par sa loi redoutable.
Près de l'arbre de vie, au centre de ces lieux,
L'arbre de la science est offert à nos yeux:
Quiconque en osera goûter le fruit perfide,
Répandra dans son sang un venin homicide.
Loin de blâmer l'Arrêt que Dieu même a dicté,
Son dessein inconnu doit être respecté:
Que nos cœurs & nos mains à ses ordres dociles,
Se fassent un devoir d'embellir ces aziles:
Le travail le plus rude avec toi seroit doux.

Eve en l'interrompant, s'écria: Tendre époux,
Je suis ton bien, mon être est pris de ton essence:
Pour toi seul en ces lieux j'ai reçu l'existence:

J'ap-

J'approuve tes conseils & tes soins précieux;
Respectons les décrets du Souverain des Cieux:
J'admire en ses faveurs sa puissance immortelle;
De lui je te reçus pour mon guide fidèle;
Ce don cher à mon cœur, ce bienfait éclatant,
De mon premier réveil me peint toujours l'instant.

Les rayons du Soleil commençoient à paroître:
Sans savoir qui j'étois, ni qui me donna l'être,
Je me trouvai couchée à l'ombre sur des fleurs;
Pour peindre ma surprise, il n'est point de couleurs:
De ces champs émaillés admirant la verdure,
D'un ruisseau près de moi j'entendis le murmure.
L'onde qui serpentoit d'un mouvement égal,
Par sa surface unie imitoit le cristal.
Incertaine, j'y cours: j'apperçois le rivage;
D'un autre Ciel, les eaux me présentent l'image:
J'approche, je me panche, & vois dans le moment
Une figure au sein du liquide élément,
Se pancher comme moi, sur moi fixer la vue.
Je recule à l'aspect d'une forme inconnue:

Elle recule aussi ; le charme de ses traits
Me ramena bientôt pour l'observer de près ;
Au même instant vers moi ses pas la ramenerent :
L'un sur l'autre nos yeux enchantés se fixerent ;
Un vain désir formé pour un objet si beau,
Me retiendrait encore aux bords de ce ruisseau :
Mais un son éclatant vint frapper mon oreille ;
L'air me rendit ces mots : Cette rare merveille
Paroit & dispaçoit de cette onde avec toi.
C'est toi , ce sont tes traits ; dans ces Jardins suis-
moi :
Tes yeux vont découvrir sous ce naissant feuillage
L'objet dont tu parois la véritable image ;
Cet objet est réel : avec ravissement
Il recevra ta joie & ton empressement ;
Vous ferez à jamais tous deux inséparables ;
Il sortira de vous des races innombrables :
Belle Ève, tu seras mère du genre-humain.
Rien alors ne fixoit mon esprit incertain :
J'abandonnai mon sort à mon guide invisible ;
Il me mena vers toi sous cette ombre paisible ;

Ta beauté, ton air noble enchanterent mes yeux :
Mais l'objet que les eaux m'avoient peint en ces lieux,
M'avoit paru plus doux, plus séduisant, plus tendre :
Je voulus t'éviter : ta voix se fit entendre.
Arrête, me dis-tu, répons à mes accens ;
De nos secrets liens connois les nœuds puissans :
Ton être fut formé de ma propre substance ;
Dans tes veines mon sang coule dès ta naissance ;
Tu sors de mon côté : sois toujours près de moi ;
Mon bonheur, mes plaisirs doivent naître de toi :
J'ai compté que ma vie attachée à la tienne,
Trouveroit dans ton ame une part de la mienne.
Je la réclame en toi ; viens embellir mes jours ;
A ton autre moitié rejoins-toi pour toujours ;
Tu me saisis la main : devois-je me défendre ?
Mon ame commençoit dès ce jour à comprendre
Que la beauté, la grace & la douceur des traits
Ne sont pas des humains les dons les plus parfaits.
Eve en disant ces mots embellis par ses charmes,
Ignore que contre elle on prépare des armes ;

Le feu pur de son cœur, par l'amour enflammé,
Animant ses regards, y paroît exprimé;
Et son bras s'appuyant sur l'objet qui l'enchanté,
Découvre les trésors de sa beauté naissante :
L'éclat n'en est caché que par ses blonds cheveux.
Adam, dans les transports de son cœur amoureux,
Admire tant d'appas & tant d'obéissance :
Ebloui des attraits qu'il voit en sa puissance,
Son silence & sa joie expriment son amour.

D'un ceil triste & jaloux, le Roi du noir séjour
Sous son déguisement de près les considère,
Et son cœur en ces mots exhale sa colére.
Haïssables objets ! quoi ! je vois dans vos feux
Plus de bonheur qu'Eden n'en présente à vos vœux ?
Et moi dans les horreurs d'une prison horrible,
A la joie, à l'amour, retraite inaccessible,
Je languis en formant d'inutiles désirs.
Ce souvenir affreux aigrit mes déplaisirs ;
Mais rappelons l'arrêt qu'ici je viens d'entendre ;
Le savoir est un bien qu'on voulut leur défendre :

Seroit-ce là le gage & l'appui de leur foi ?
Que ces vains fondemens s'écroulent devant moi.
Excitons dans leurs cœurs la soif de la Science.
Avides d'acquiescer la suprême puissance,
Ils goûteront le fruit qui leur est défendu :
Alors , ainsi que moi , l'Homme sera perdu.
Dans cet espoir cherchons , sous une forme feinte ,
S'il n'est point quelque esprit caché dans cette en-
ceinte ,
Qui vers l'Arbre fatal guide mes pas errans.
Couple heureux ! jouissez , profitez de ce tems :
Dans vos premiers transports vous ne prévoyez
guère ,
Que vos plaisirs ne sont qu'une ombre passagère ;
Que ma haine en tourmens changera leurs douceurs ,
Et que leur souvenir accroitra vos malheurs.
Bientôt je vous rejoins : à ces jours de délices
Succéderont sans fin les plus cruels supplices.

La haine en ce moment embrase ses esprits.
Il détourne ses pas circonspects , mais hardis.

Et parcourt les forêts, les montagnes, les plaines,
Jusqu'aux lieux où les eaux ont des bornes certai-
nes.

L'astre brillant du jour se plongeoit dans les mers :
Ses obliques rayons en traversant les airs ,
A l'Orient d'Eden présentent à la vue
Un roc dont le sommet se cache dans la nue ;
Sur ces lieux escarpés que défend Gabriel ,
Un rayon du Soleil conduisit Uriel :
Telles sont ces lueurs en étoiles formées,
Promenant dans la nuit leurs vapeurs enflammées.
Le céleste Habitant du séjour radieux
Avertit par ces mots les Ministres des Cieux.
Un Esprit est entré dans ce paisible Empire ;
Ses regards ont trahi la fureur qui l'inspire :
Suivez cet Ennemi, tel est l'ordre du Ciel.

Je respecte ses loix, lui répond Gabriel ,
Et ne suis point surpris qu'au cercle de lumière
Vos yeux percent au loin dans la vaste carrière :

Ici nul Etranger n'a frappé nos regards;
Si l'Esprit infernal se cache en ces ramparts,
Il ne peut éviter ma garde vigilante.

Sur le même rayon de lumière éclatante,
En finissant ces mots, il voit le Chérubin
Vers la mer Atlantique incliner son chemin.

Les oiseaux de leur chant suspendent l'harmonie,
Et déjà les troupeaux négligent la prairie;
En peignant les objets de ses sombres couleurs,
L'ombre du crépuscule apaise les chaleurs;
Bientôt la nuit approche en déployant ses voiles;
Hespérus * sur ses pas amène les étoiles,
Et l'Astre § dont le cours jadis régla les ans,
Dans les airs ténébreux répand ses traits brillans.

Chere Eve, dit Adam, en ces instans tranquilles,
Les Etres animés rentrent dans leurs aziles:

* L'étoile du soir.

§ Les Egyptiens & les Hébreux comptoient leurs années par le cours de la Lune; ce qu'on appelloit années Lunaire.

Le travail a son tems ainsi que le sommeil;
Abandonnons nos soins, & demain au réveil,
De cette onde rapide en détournant la source,
Dans ces fertiles prés nous réglerons sa course:
Mais sur nous le sommeil verse ses doux pavots:
La Nature le veut : livrons-nous au repos.

La Mere des Humains dit d'une voix touchante:
Cher Epoux, en tout tems à tes vœux complaisante,
Je ne fais qu'obéir : de Dieu telle est la loi :
Tu tiens de lui ta règle : Eve la prend de toi.
Avec toi tout me charme en ces belles demeures;
J'oublie, en te parlant, les saisons & les heures:
Mais le frais du matin, le lever du Soleil,
Les concerts des oiseaux annonçant leur réveil;
Ces fruits encore brillans des larmes de l'Aurore,
Le parfum de ces fleurs que nous voyons éclore,
L'air pur de ce beau soir, le silence, la nuit,
La Lune dont l'éclat nous charme & nous conduit,
Les yeux du Firmament & leur céleste flamme,
Sans toi n'ont rien de doux, rien qui plaise à mon ame.

Et ta présence unie à ces trésors divers,
Me rend le jour plus pur, ces arbrisseaux plus
vers;
Tout flatte ici le gout, l'odorat & la vue:
La douceur de ces biens à notre ame est connue.
Mais pourquoi dans les Cieux tant de flambeaux
épars,
Tandis que le sommeil en prive nos regards?

Tes discours enchanteurs & remplis de sagesse,
De mon cœur, dit Adam, augmentent la tendresse:
Je voudrois contenter tes desirs curieux.
Ces Astres que le jour éclipsoit à nos yeux,
S'élevant par degrés sur la Terre & sur l'Onde,
Au défaut du Soleil sont les flambeaux du Monde:
Quand nos yeux sont fermés, leurs feux étincelans
Guident sur ces ramparts nos Gardes vigilans.
En célébrant le Dieu qui renferme en lui-même
L'ordre de la Nature & le bonheur suprême,
Tu fais que jour & nuit par de brillans concerts,
Ces célestes Esprits font retentir les airs.

En conversant ainsi, ce couple aimable & tendre
Au berceau de l'Himen s'empresse de se rendre :
Le Créateur choisit, pour enchanter leurs sens,
Ce lieu que la Nature orna de ses présens.
Le mirthe entrelassé dans l'oranger fertile,
En parfumant les airs, ombrage cet azile;
Les Zéphirs en silence y flattent les ormeaux;
Sur le sable sans bruit serpentent les ruisseaux;
Nul insecte importun n'oseroit y paroître;
De loin les animaux y respectent leur Maître,
Et jamais le sommeil n'y craint l'éclat du jour.
Des plus brillantes fleurs, Eve dans ce séjour,
De son lit nuptial émaille la verdure :
Ses graces, ses appas (son unique parure)
Par ses soins amoureux sont encore embellis;
Son teint ternit l'éclat des roses & des lis.

Ces Epoux de leur voix unissant l'harmonie,
Exaltent la splendeur de l'essence infinie :
Les autels ne sont point garants de leurs sermens :
Sans connoître le trouble & les déguisemens,

Jouissant des transports d'une heureuse innocence,
Eve aux désirs d'Adam se livre sans défense.
De leurs tendres amours rien n'altère les feux:
Du lien conjugal le Ciel ferra les nœuds:
L'Homme en possède seul la félicité pure;
Ses sages loix ont mis l'ordre dans la Nature;
Delà les tendres noms & de Pere & de Fils:
Les charmes de ses nœuds remplissent mes écrits:
Puisse-ils des Epoux rendre le cœur fidèle!
Tendre Himen! du bonheur source perpétuelle,
L'amour trouve chez toi ses traits doux & constants:
Il allume à tes feux ses flambeaux éclatans,
Et se plaît à regner sous ton durable Empire:
Non, dans les yeux trompeurs & l'attrayant sourire
Des objets dangereux qui vendent leurs appas,
Qui feignant des transports que leur cœur ne sent
pas,
Se livrent sans désirs & se pâment sans joie:
De leur art séducteur l'Amant rendu la proie,
Dans sa folâtre ivresse adore des attraits,
Qu'il méprise & promet de ne revoir jamais;

L'Amour fuit les cœurs faux, intéressés, volages.

Couchés nus sur des fleurs, à l'ombre des feuillages,

Les bras entrelassés, les deux jeunes Epoux
S'endorment aux concerts des rossignols jaloux,
Les roses sur leur lit pleuvent en abondance :
A mille autres le jour donne bientôt naissance.
Couple heureux ! pour garder un si parfait bonheur,
Du désir de savoir préservez votre cœur.

La nuit avoit rempli la moitié de sa course,
Du Pôle du Midi jusqu'au cercle de l'Ourse,
Conservant dans Eden leurs rangs accoutumés ;
Les brillans Chérubins se présentent armés,
Gabriel à leurs chefs en ces termes s'adresse :

Dans ces bois enchantés, Anges, veillez sans
cesse :

Tandis que ces Amans se livrent au repos,
D'un Ennemi secret prévenez les complots.

Aussi prompts que les feux qui sortent d'un
nuage,

Les Anges empressés volent vers cet ombrage;
L'Impositeur sous les traits d'un Reptile * odieux,
Est le premier objet qui paroît à leurs yeux;
Près de l'oreille d'Eve, il lui peignoit en songe,
Les fantômes flatteurs qu'enfanta le mensonge:
Du désordre des sens n'aquit l'illusion,
Y semant par degrés la vaine ambition;
Son but est de corrompre en la simple nature,
Des esprits animaux la trace saine & pure:
Il savoit que delà naissent les vains desirs,
Le fol espoir, l'ennui, les cruels déplaisirs.

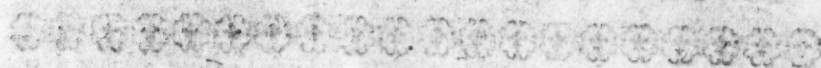
Le faux ne soutient point l'œil d'un Ette céleste;
Un Ange de son dard atteint l'esprit funeste;
Il s'élance en quittant son vil déguisement,
Tel qu'un amas de poudre enflammé brusquement,
Dont les feux réservés pour d'horribles batailles,
S'échappent dans les airs, & brisent les murailles.

* Satan avoit pris la figure d'un Crapaud.

Etonnés à l'aspect de l'Ennemi des Cieux,
Mais ne redoutant point ses desseins furieux,
Les bataillons brillans environnent la plaine,
Où ce traître surpris croit sa perte certaine.
Dans le centre des rangs, quoique saisi d'horreur,
Il voile un trouble affreux sous un calme trompeur.
Comme le Ténériffe & l'Atlas immuable,
Elevant jusqu'aux Cieux son front inébranlable,
Il porte la terreur sur son casque guerrier;
Son bras paroît armé d'un vaste bouclier:
De son cœur orgueilleux rien n'abat le courage;
Mais sans espoir de vaincre, étouffé par la rage,
Tel qu'un coursier fougueux retenu par son mors,
Il bat la terre, écume; après de vains efforts,
On voit enfin fléchir sa valeur intrépide:
Pour cacher sa frayeur, il prend un vol rapide,
S'élève dans les airs, menace, tremble, fuit,
Emportant avec lui les ombres de la nuit.

Fin du second Chant.

TROISIEME CHANT.



ARGUMENT.

ARGUMENT

D U

TROISIEME CHANT.

TROISIÈME CHANT.



ARGUMENT.

*E*Ve raconte à Adam un songe qui l'a effrayée pendant la nuit. Son Epoux la console : Ils font leur prière à Dieu, qui envoie Raphael avertir l'Homme de faire un bon usage de sa liberté, & d'être en garde contre les artifices du Tentateur. Arrivée de l'Ange dans le Paradis Terrestre. Adam va au-devant de lui, & l'invite à se reposer à l'ombre de son berceau.



LE PARADIS TERRESTRE.

TROISIÈME CHANT.

L'Amante de Tithon en répandant des lar-
mes,
A peine eut embelli l'Orient par ses char-
mes,

Qu'Adam ouvre les yeux après un doux sommeil;
Le calme de son cœur ne craint point le réveil:

Le vent frais du matin agitant le feuillage,
Des habitans de l'air lui porte le ramage;
Mais il est étonné que leurs chants & le jour
N'éveillent point encor l'objet de son amour:
Les cheveux d'Eve épars, la rougeur qui l'enflamme,

Peignent dans son sommeil le trouble de son ame.
Adam saisi de crainte, & d'amour transporté,
De sa charmante épouse admire la beauté.

Le réveil, le repos, tout lui prête des charmes:
Tant d'appas réunis suspendent ses allarmes;
Il lui serre la main en modérant ses feux,
Et sa voix imitant le Zéphire amoureux,
Qui murmure de joie aux approches de Flore,
Fait entendre ces mots à celle qu'il adore:

Chere Eve, don des Cieux, source des vrais plaisirs,
Objet toujours nouveau de mes tendres desirs,
Eveille-toi : l'Aurore à nos soins nous rappelle;
La verdure a repris une fraîcheur nouvelle;

L'onde joint son murmure aux concerts des oiseaux;
Mille naissantes fleurs ornent ces arbrisseaux;
L'abeille en vient puiser la liqueur la plus pure;
Nous perdons le moment d'admirer la Nature,
Et les heureux succès de nos soins assidus.
Il dit : Eve l'embrasse ouvrant ses yeux émus,
Et lui tient ce discours d'un ton craintif & tendre :
Que mon cœur est ravi de te voir, de t'entendre !
Les erreurs du sommeil m'ont souvent retracé
Nos amoureux projets, notre bonheur passé.
Cette nuit, Dieu puissant ! (Ah ! quel funeste songe !)
Est-ce une vérité ? Seroit-ce un vain mensonge ?
Quel trouble s'est mêlé dans mes sens assoupis !
Le son d'une voix douce a frappé mes esprits ;
Il me sembloit t'entendre : Eve, viens, disoit-elle ;
Ne perds point une nuit, & si fraîche, & si belle :
Ces Astres que tu vois, brillent pour t'éclairer ;
Ce sont les yeux du Ciel ouverts pour t'admirer.
Tandis que le sommeil te cache leur lumière,
Ils parcourent en vain la céleste carrière.

A ces mots je me lève, & crois suivre tes pas;
Je cours en te cherchant; ton ombre fuit mes bras.
Seule dans ces forêts, je dirige ma route
Vers l'arbre défendu que j'admire & redoute:
Les flambeaux de la nuit, le trouble de mes sens
M'en font paroître encor les fruits plus ravissans.
Soudain à mes regards il se présente un Etre
Semblable aux purs Esprits qu'ici l'on voit paroître:

Les Zéphirs agitoient ses cheveux parfumés;
Sur l'arbre défendu fixant ses yeux charmés:
Depuis long-tems, dit-il, après toi je soupire:
Qui pourroit me priver d'un bien que je désire?
Il s'avance, & bientôt d'un téméraire bras,
Atteint le fruit fatal qui cause le trépas:
Il le goute sans crainte; ô funeste entreprise!
Tandis que ma terreur égale ma surprise,
Dans la joie il s'écrie: Arbre mystérieux!
Tes dons ainsi ravis, m'en sont plus précieux;
Ne serois-tu créé que pour l'Etre suprême?
Tu fais élever l'homme au degré de Dieu même:

Plus on peut partager la source du bonheur,
Plus on donne de gloire à son premier Auteur.
Eve, poursuivit-il, Souveraine du monde,
Pour recueillir ces biens, que ta main me seconde;
En transformant ton Etre, en t'élevant aux Cieux,
Ils rendront ton destin égal au sort des Dieux.

A ce discours flatteur, soudain l'Esprit céleste
Sur mes lèvres porta le fruit doux & funeste:
Qu'il me parut exquis! Mon ame au même instant
Sentit pour ce seul fruit un désir trop constant.
Aussi-tôt dans les airs je me crus transportée,
Avec l'Esprit céleste au Ciel déjà montée:
Tandis que mes regards admiroient l'Univers,
Mon guide disparut, je retombai des airs:
Un sommeil plus profond calma mon ame émue.
Quel charme! A mon réveil Adam s'offre à ma vue,
Et les nouveaux objets qui m'ont troublé les sens,
Sont des songes légers enlevés par les vents.

O moitié de moi-même! & la plus accomplie,
Je sens, dit-il, l'effroi dont ton ame est remplie:

Ces fantômes confus inspirent la terreur;
Auroient-ils pour principe une coupable erreur?
Non : d'un dessein pervers la subite apparence,
En ton cœur créé pur, n'a pu prendre naissance:
Apprens que dans notre ame il est divers res-
sorts

Soumis à la raison qui règle leurs accords;
L'imagination au second rang placée,
Par l'organe des sens engendre la pensée:
Des objets différens elle se peint les traits;
La raison les efface, ou les rend plus parfaits;
Delà le jugement naît avec la science:
L'homme dans le sommeil privé de connoissance,
Est en proie aux erreurs que lui dictent les sens;
De la vérité même ils prennent les accens:
Les bizarres portraits & les vains assemblages,
Dont la mémoire prompte offre alors les images,
Viennent des traits récents gravés dans le cerveau.
De nos derniers discours ton songe est le tableau;
Mais d'étranges couleurs en chargent la peinture.
Pour un mal à venir, n'en tire point d'augure :

Non : sans la volonté rien ne corrompt le cœur;
D'un crime qu'en dormant tu vis avec horreur,
En veillant ton esprit n'eût point été complice:
Je te connois, belle Eve, & je te rends justice;
Que ce nuage obscur ne couvre plus tes yeux:
Reprends ton air serein, jouis de ces beaux lieux:
Retournons cultiver nos fertiles campagnes:
Déjà le jour paroît au sommet des montagnes:
L'étoile du matin fuit l'éclat du Soleil;
Nos troupeaux par leurs cris annoncent leur ré-
veil,
Et des plus doux parfums pour exhaler l'essence,
La jonquille & le mirthe attendent ta présence.
Dans un profond silence, Eve en versant des
pleurs,
A ces mots consolans sent calmer ses frayeurs;
Le trouble de son ame avoit terni ses charmes,
Les lèvres d'un époux recueillirent ses larmes:
Dans leurs embrassemens leur crainte s'éclipsa,
Et ce Couple parfait dans les champs s'avança.

Tandis qu'ils descendoient dans un vallon champêtre,

Ils voyoient sous leurs pas l'émail des prés renaître,
Les reptiles déjà chercher l'ombre des bois,
Et les Monstres soumis accourir à leur voix.
Les dons du Créateur leur inspirent sans cesse
De nouveaux sentimens d'amour & d'allégresse :
Leurs accens réunis, variés sans efforts,
Des plus brillans concerts surpassent les accords.

A peine le Soleil commençoit sa carrière,
Que du fond de leur cœur s'élance leur prière :
O suprême Moteur de ce vaste Univers !
Quel être peut compter tes ouvrages divers ?
Ta grandeur, ta bonté passent nos connoissances :

Chantez, Esprits du Ciel, souveraines Puissances,
Il convient à vos voix d'exalter l'Éternel ;
Avec vous rendons lui ce devoir solennel :
Astres, Cieux, Elémens, par un accord fidèle,
Célébrez la splendeur de sa gloire immortelle :

Vous habitans des airs, de la terre & des eaux,
Vous êtes les témoins de nos transports nouveaux :
Echos, vous répétez chaque jour nos hommages :
Grand Dieu, peins dans nos cœurs les plus pures
images,

Daigne en bannir l'erreur que le sommeil produit.
Comme le jour éteint les flambeaux de la nuit.
Leur prière toucha le Souverain des Etres.
Tandis qu'ils s'occupaient sous l'ombrage des hê-
tres :

Pars, dit-il, Raphael, réponds aux vœux d'Adam ;
Apprens-lui les desseins de l'orgueilleux Satan ;
De sa félicité retrace-lui l'image ;
De sa libre raison qu'il songe à faire usage :
Muni de tes conseils, s'il transgresse mes loix,
Qu'il n'impute ses maux qu'à son funeste choix.

L'Archange, en traversant les célestes cohortes,
Voit à l'instant du Ciel s'ouvrir les vastes portes.
Aucun nuage épais ne lui borne les yeux ;
La terre lui paroît un globe radieux :

Telle semble la Lune en la voûte étoilée,
A travers l'œil perçant qu'inventa Galilée.
Instruit des volontés de l'Etre souverain,
Par la plaine des airs le brillant Séraphin,
De ses courriers ailés laissant flotter les rênes,
Aussi vite qu'un trait, arrive vers les plaines,
Où l'épouse d'Adam, sans remarquer son char,
Du suc de mille fruits composoit un nectar.

Le Pere des humains s'écria : Charmante Eve,
Hâte-toi : que ta vue à l'Orient s'élève;
Vois près de nos ramparts cet objet éclatant;
Il semble que l'Aurore y renaisse à l'instant :
Sans doute il vient des Cieux chargé d'un grand mes-
sage;

Il daignera peut-être entrer sous cet ombrage :
Choisis dans tes parfums l'encens le plus ex-
quis;

Au céleste Etranger ces trésors sont aquis :
Ils nous viennent du Ciel ; apprens de la Nature
A prodiguer des biens qu'elle offre sans mesure.

Oui, cher époux, dit-elle, assemblons en ce jour
Les fleurs que les saisons nous donnent tour-à-tour.
Tandis qu'elle en formoit l'agréable mélange,
Le premier des humains s'avance seul vers l'Ange.

L'éclat que votre aspect répand en ces beaux lieux,
Nous annonce, dit-il, un Habitant des Cieux;
Daignant abandonner l'orbe qui les enferme,
Voudrez-vous un instant demeurer sur la terre,
Et choisir cet abri contre l'ardeur du jour?
Les deux seuls Habitans de ce vaste séjour,
De leurs biens à vos pieds répandront l'abondance.

L'Envoyé du Très-haut rompt ainsi le silence:
Homme chéti du Ciel, dans ces champs conduis-
moi:

Tout y ravit les sens & fléchit sous ta loi.
Jusqu'au déclin du jour y bornant ma carrière,
A ta raison mon ame offrira sa lumière;
Nos regards plus perçans embrassent plus d'objets:
Il se trouve à ces mois à l'ombre des bosquets;

50 *LE PARADIS TERRESTRE, &c.*

Et dans ces lieux ornés des présens de Pomone,
Où Flore rassembloit le Printems & l'Automne,
La première beauté, source du genre-humain,
Se présente sans voile aux yeux du Séraphin.

Fille des Cieux, dit-il, ornement de ce monde,
O toi! de qui doit naître une race féconde,
Comble par tes vertus le bonheur d'un époux.
Nos Peres à ces mots embrassent ses genoux.
Eve de l'innocence ayant l'heureux partage,
Ne sent point par la honte enflammer son visage;
De ses mains Raphael, dans ces bois enchanteurs,
Est parfumé d'encens & couronné de fleurs.
Le Ciel en ce moment l'eût-il jugé coupable
De sentir de l'amour le trait inévitable?
Mais les sens modérés des célestes Esprits
Par un trouble imprévu ne sont jamais surpris.

Fin du troisième Chant.

ARGUMENT
D U
QUATRIÈME CHANT.

QUATRIÈME CHANT.



ARGUMENT.

Rapbael apprend à Adam que l'Ennemi qui a juré sa perte, est le même Satan qui entraîna une partie des Légions du Ciel dans la révolte. Histoire de cette révolte. Entretiens de l'Ange avec Adam sur l'origine du Monde. Adam raconte ce qui s'est passé depuis sa création, comment Dieu lui donna une Compagne, & leur première entrevue. L'Ange le quitte & retourne au Ciel.



LE PARADIS TERRESTRE.

QUATRIÈME CHANT.



L'ombre des palmiers dans une paix pro-
fonde,

Adam avec l'Archange assis aux bords de
l'onde,

Né pouvant contenir ses désirs curieux,

Ose l'interroger sur les secrets des Cieux.

Il voudroit de son être approfondir l'essence,
Concevoir des Esprits la pure intelligence,
Et de son Créateur pénétrer les projets.

Sois fidèle, dit l'Ange, à ses sages décrets.
L'homme fait pour jouir, n'est point né pour con-
noître:

Un seul Etre parfait à tout a donné l'être;
De tout il est la fin, & l'objet, & l'Auteur:
Que toujours son amour préside dans ton cœur.
Tu fus créé sans tache, & non incorruptible:
Tu ne suis point la loi d'un destin invincible;
Le mérite ne naît que de la liberté;

La vertu perd son prix par la nécessité.

Les Habitans du Ciel ont le même avantage:

Quelques-uns au Très-haut refusant leur hommage,
Furent du Firmament plongés dans les Enfers;
Apprens de leur destin l'éclat & les revers.

La chute des Esprits, leurs combats invincibles,
A de terrestres sens deviendront-ils sensibles?

Com-

Comment te dévoiler les Mistères des Cieux ?
Essayons cependant de tracer à tes yeux
Les substances du Ciel sous des formes humaines.

Rien dans l'Eternité n'a d'époques certaines :
Avant que du Néant sortit cet Univers,
Le Monarque suprême élevé sur les airs,
Assembla près de lui les Ordres Angéliques :
Vous voyez, leur dit-il, Puissances Séraphiques,
Mon fils au haut des Cieux, triomphant près de moi :
Je veux que tout ici fléchisse sous sa loi.
On se tut à cet ordre ; on parut y souscrire :
Mais un parti secret redoutoit cet empire :
Le superbe Satan osa se déclarer.
Quoi ! leur dit-il, Esprits, voudrez-vous adorer
Un Etre égal à nous en éclat, en puissance ?
Qui pourroit nous soumettre à son obéissance ?
Immortels comme lui, créés avant les tems,
Bravons le Ciel, les loix & les événemens ;
Ranimons en nos cœurs l'ambition, la gloire,
Et risquons de tomber en cherchant la victoire.

Il dit, & cet espoir porté de toutes parts,
Entraîne à la révolte; on suit ses étendarts.
Un murmure semblable au roulement des ondes,
Des Cieux va retentir aux demeures profondes;
Le tumulte s'accroît : les Esprits révoltés
Forment un bataillon égal de tous côtés :
Et le Chef odieux des infidèles Anges,
Donne l'ordre & conduit ses nombreuses phalanges.

La discorde eut à peine excité leurs fureurs,
Que l'Etre qui voit tout, découvrant tant d'horreurs,
Renverse les projets de la troupe rebelle :
Il ordonne à son Fils de s'avancer vers elle,
D'armer son bras vengeur, & qu'un seul de ses traits
Du céleste séjour les bannisse à jamais.
Son Fils part à sa voix, & plonge dans l'abîme
Ces brillans bataillons orgueilleux de leur crime.
Je retrace à regret ce funeste moment;
Tremble de mériter un pareil châtiment :
Je viens pour t'avertir qu'un des Anges rebelles
Veut te séduire ici par des ruses cruelles :

Sa fureur pour te perdre osera tout tenter;
Libre, tu peux te rendre, & tu peux résister;
Crains d'attirer sur toi la céleste vengeance.

Les deux premiers Humains dans un profond
silence,
De cet affreux récit restent long-tems surpris.
Malgré son trouble, Adam rappelle ses esprits,
Son cœur est dévoré du désir de connaître
Le tems qui précéda le jour qui le vit naître,
Et comment du cahos se forma l'Univers.
Tel est un voyageur dans de brûlans déserts;
A peine a-t'il goûté l'eau qui le désaltère,
Qu'au murmure attrayant de l'onde salutaire,
Il sent renouveler sa soif & son ardeur.
Sur les nouveaux desirs qui naissent dans son
cœur,

Adam au Séraphin en ces termes s'exprime:
Quel tribut peut payer l'instruction sublime,
Que par l'ordre du Ciel nous recevons de vous?
Bornez-vous les faveurs que vous versez sur nous?

Ne daignerez-vous pas instruire nos oreilles
Du pouvoir qui créa la Terre, & ses merveilles,
L'Homme, les Elémens & les flambeaux des Cieux?

Comblons, dit Raphael, tes desirs curieux:
Autant qu'il m'est permis, j'y serai favorable;
Mais de parler de Dieu, quelle bouche est capable?
Je vais en révéler ce qui peut te servir;
Que ta soif de savoir puisse ainsi s'assouvir.
Il est assez d'objets qu'on te laisse à comprendre;
L'ame ainsi que le corps ne peut tout entreprendre;
L'excès des alimens en détruit les ressorts.
Tu fais par mes récits qu'après de vains efforts,
Les Anges criminels céderent la victoire;
Le Fils du Tout-puissant revint couvert de gloire,
Entouré des Esprits fidèles à ses loix:
Bientôt de l'Eternel le Ciel entend la voix:
Sa seule volonté règle la destinée:
Ma puissance, dit-il, par nul Etre bornée,
Ignorant le hazard & la nécessité,
Marque de l'Univers l'espace limité.

Ici pour remplacer cette Troupe infidèle,
Créons un nouveau Monde, une race nouvelle;
Terre, fors du cahos, & nage dans les airs;
Lumière, en un instant éclaire l'Univers;
Que l'eau du Firmament de la Mer se sépare;
De verdure & de fruits que la Terre se pare;
Cieux, brillez, ornez-vous de globes lumineux;
Que les jours & les tems se divisent par eux;
Oiseaux, remplissez l'air; naîsez, peuples de l'Onde;
Qu'en divers animaux la terre soit féconde;
Que l'homme existe enfin, & soit créé parfait;
Qu'il regne sur ce monde : il dit, & tout fut fait,

Mes discours ont rempli le désir qui t'enflamme;
Le passé, poursuit l'Ange, est présent à ton ame;
Sur tes doutes naissans tu peux m'interroger.

Vos récits m'ont ravi, respectable Etranger,
Reprit le premier Homme : accordez à mon
zèle,

A ma vive prière, une grace nouvelle.

Quand les Astres du soir précipitant leur cours,
Du sommeil qui les suit m'offriroient le secours,
Vos accens enchanteurs détruiroient sa puissance.
Avant que ces beaux lieux soient livrés au silence,
Apprenez-moi le cours de ces globes divers;
Le Soleil en un jour parcourt-il l'Univers?
Où la Terre en tournant voit-elle disparaître
Cet Astre dont l'éclat au matin doit renaitre?
Règle-t'il pour nous seuls les saisons & les jours?

Lorsqu'Adam commença ce sublime discours,
Eve qui conservoit un modeste silence,
A l'objet de ses feux déroband sa présence,
Court arroser les fleurs qui parfument les vents:
Non, qu'elle ne conçût ces entretiens savans,
Mais son ame sensible aime mieux les entendre
De la bouche d'Adam, charmé de les lui rendre;
Sa vive ardeur lui dit qu'elle exposera mieux
Ses doutes à lui seul, qu'à l'Envoyé des Cieux;
Elle sait qu'il joindra la joie & la tendresse
Aux sublimes leçons que dicte la sagesse,

Et que toujours l'Amour finira l'entretien :
Sans les baisers d'Adam Eve ne comprend rien :
Quand de pareils époux reviendront-ils au monde !

Attendant qu'à ses vœux l'Hôte divin réponde,
De l'œil Adam suit Eve à travers ses bosquets :
Pour un moment d'absence il sent mille regrets :
Les graces, les plaisirs s'envolent avec elle.
L'homme reste distrait : l'Ange à lui le rappelle,
Et veut par ce discours éteindre dans son cœur
De la soif de savoir la violente ardeur.

J'approuve le panchant qui te porte à t'instruire ;
Mais aux objets des sens ce soin doit se réduire.
Sans comprendre les Cieux, il faut les admirer ;
Leur Maître a des décrets que tu dois ignorer :
Ce Dieu qui créa tout, se rit des vains systèmes
Que l'Homme formera sur ses secrets suprêmes.
L'un fixera la Terre au sein de l'Univers,
L'autre autour du Soleil la verra dans les airs,

Sur foi-même tournant, parcourir sa carrière.
On voudra diviser les traits de la lumière,
En sondant la Nature expliquer ses ressorts,
Prouver l'impulsion, l'attraction des corps;
Des Sectes de tout genre en chimères fécondes,
Du choc des Elémens enfanteront des mondes:
D'atomes réunis tout prendra forme un jour,
Et le vuide & le plein regneront tour à tour.
Ces systèmes divers, enfans de l'ignorance,
L'un par l'autre détruits, confondront la science:
Qu'ils n'excitent jamais tes desirs curieux:
Connois tes vrais besoins en ces terrestres lieux;
Le savoir trop profond, les questions subtiles
Ne s'exercent jamais sur des objets utiles:
Sans former d'autres vœux, par l'Amour enchan-
té,
D'Eve en ce beau séjour fais ta félicité.
La sagesse consiste à prendre avec mesure,
Les biens & les plaisirs offerts par la Nature.
L'astre du jour est loin de terminer son cours:
A ton tour répons-moi : poursuivons nos discours;

Adam avec plaisir j'entendrai ton histoire;
La suite n'en est point gravée en ma mémoire.
Quand tu reçus le jour, le Dieu de l'Univers
M'ordonna de veiller aux portes des Enfers;
Dis-moi ce qui suivit l'instant qui te vit naître.

L'Homme obéit ainsi : Je vis le jour paraître,
Tel qu'il frappe les yeux, au moment du réveil,
Couché sur le gazon, je sortis du sommeil.
Mes regards étonnés vers les Cieux se tournèrent,
Mes membres engourdis sur mes pieds se leverent :
Je vis dans les vallons serpenter les ruisseaux ;
Les bois retentissoient du doux chant des oiseaux :
Qu'avec ravissement j'admirai la Nature !
Je fixai enfin les yeux sur ma propre structure :
Je veux, en m'agitant, essayer mes ressorts :
J'avance & je les sens m'obéir sans efforts.
Peignez-vous cet instant & ma surprise extrême ;
Sans savoir où j'étois, & m'ignorant moi-même,
Je cherche à m'exprimer : soudain je rens des sons ;
Pour tant d'objets nouveaux je forme divers noms :

J'interroge le Ciel & toute la Nature.
Brillantes eaux, disois-je, & vous fleurs & verdu-
re,
Toi, Soleil, dont l'éclat embellit ce séjour,
Dites, le savez-vous? qui m'a donné le jour?
Je ne tiens point de moi le pouvoir qui m'anime :
Mon Créateur doit être une essence sublime ;
Instruisez-moi : comment dois-je ici l'adorer ;
Je m'adresse aux objets que je vois respirer ;
Aux accens de ma voix, tout demeure en silence :
Attentif, inquiet, errant dans l'ignorance,
Chaque Etre différent fixe mes yeux surpris.
Un désir curieux ranime mes esprits,
Et mes pas incertains précipitent leur course ;
Dieu m'arrête, & me dit : De tout je suis la source ;
Parle, que cherches-tu? Je puis tout te donner :
La joie & le respect m'avoient fait prosterner.
Lève-toi, poursuit-il, jouis de ma présence :
Je soumetts ces beaux lieux à ton obéissance :
N'apprehende jamais d'en épuiser les dons ;
Mais il est au milieu de ces amples moissons,

Près de l'arbre de Vie, un arbre redoutable :
 Te rendant plus savant, il te rendroit coupable :
 Crains d'en goûter les fruits & d'enfreindre une loi
 Que je te donne ici pour gage de ta foi :
 La mort suivroit de près ta désobéissance,
 De ton heureux état perdant la jouissance,
 Du crime & des remors tu sentirois les maux.
 D'un ton ferme & sévère il prononça ces mots :
 Le son en retentit encore à mes oreilles ;
 Bientôt d'un front plus doux, l'Auteur de ces mer-
 veilles,
 En m'établissant Roi de ce vaste Univers,
 Rassembla sous mes yeux les animaux divers.
 Leur nombre m'étonna ; mais mon inquiétude
 Cherchoit un autre objet dans cette solitude ;
 J'eus porté mes vœux à la Divinité :
 Sous quel nom, m'écriai-je, invoquer ta bonté ?
 Auteur de la Nature, ô substance suprême !
 Tu peux tout, Dieu puissant, te suffire à toi-même ;
 Mais dans la solitude où je me vois réduit,
 L'abondance des biens que ce climat produit,

Ne remplira jamais le désir qui m'enflamme :
Je ne fais quel objet manque aux vœux de mon ame.
Les Etres animés que tu mets sous mes loix,
Sans pouvoir me comprendre accourent à ma voix :
De sentir tes bienfaits leur cœur est-il capable ?
Pour partager tes dons donne-moi mon semblable :
Daigne écouter mes vœux : achève mon bonheur.
J'obtiens ces mots sacrés du puissant Créateur :

Dans tes vœux réfléchis j'admire mon ouvrage ;
Je t'ai fait pénétrant, éclairé, libre & sage ;
J'ajoute à tant de dons l'objet de tes desirs ;
Tu trouveras bientôt pour combler tes plaisirs,
Un Etre intelligent, image de toi-même.

Dieu cessa de parler (ou dans mon trouble ex-
trême,
Ne pouvant soutenir le céleste entretien,
Je demeurai sans force & n'entendis plus rien.)
De mes ressorts nouveaux soudain je perdis l'usage ;
Du néant d'où je sors je retrouve l'image ;

Sur un mont émaillé de verdure & de fleurs,
L'espoir livrant mon ame à des songes flatteurs,
Le sommeil répara mes forces épuisées :
De mes sens il fut maître, & non de mes pen-
sées ;
En esprit je vis Dieu dérober de mon sein
Une part de moi-même, & bientôt de sa main
M'en former pour compagne une figure humaine ;
Ainsi de l'Univers naquit la Souveraine :
Tout ce que la nature étale de beautés,
L'accord de ses appas l'offre aux yeux enchantés.
Son aspect ravissant produisit en mon ame
Ce feu doux & secret qui l'agite & l'enflamme,
Par son pouvoir mon cœur plein de saisissemens,
Pour la première fois sentit ces mouvemens.
Cet objet disparut, & soudain la tristesse
De mes sens interdits se rendit la maîtresse.
Je m'éveille, je cours & le cherche en tous lieux,
Résolu, si jamais il ne frappoit mes yeux,
De vivre sans plaisirs, sans bonheur & sans joie :
A cet instant vers moi le Créateur l'envoie,

Et mon œil enchanté revoit l'objet charmant,
Dont mon ame admiroit les appas en dormant.
Ses célestes regards retracent à ma vue
Tout l'attrait qu'eut pour moi leur image inconnue.
Ne pouvant retenir les transports de mon cœur,
Je m'écriai : Grand Dieu ! tu combles mon bonheur.
De tes dons infinis voici le don suprême ;
Sous des traits différens c'est un autre moi-même :
Je vais donc posséder l'objet de mes desirs.

Eve apperçoit ma joie, elle entend mes soupirs ;
Près de moi son panchant la presse de se rendre ;
Mais un trouble secret l'oblige de m'attendre,
Et de ses feux naissans suspend la vive ardeur.
A mon premier abord une tendre pudeur,
En détournant ses pas, lui fait baisser la vue ;
Je la suis, & bientôt une force inconnue,
Après un foible effort, la livre entre mes bras.
Au berceau nuptial je dirige ses pas.
Son teint vif effaçoit les couleurs de l'aurore :
J'embrasse avec transport la beauté que j'adore :

QUATRIÈME CHANT 69

Pour hâter mes plaisirs la nuit couvre les champs :
L'himen est célébré par vos célestes chants,
L'air jusqu'à nos échos en porte l'harmonie,
Le tendre rossignol y joint sa mélodie,
Et les Zéphirs ravis, plus amoureux des fleurs,
De la feuille agitée emportent les odeurs.
Envoyé du Très-haut, je viens de vous décrire
Mon suprême bonheur dans ce terrestre Empire :
La Nature infinie en sa diversité,
De mes soins curieux flatte l'activité ;
Mais de tant de trésors, le choix, la jouissance
N'usurpent sur mon cœur qu'une foible puissance,
Et près du seul objet d'où naissent mes plaisirs,
Un feu secret sans cesse enflamme mes desirs :
Ma raison de mes sens ne se rend plus maîtresse.
Ou j'ai pour ma compagne un excès de faiblesse,
Ou sa beauté présente un attrait trop puissant ;
Tant d'appas n'auroient-ils qu'un charme éblouissant ?
Le Ciel pour les former affoiblit-il mon être ?
Quel trouble me saisit en la voyant paraître !

Ses conseils à mon gré plus justes que les miens,
Contraignent mes desirs à se soumettre aux siens;
Je cède à son pouvoir : près d'elle je m'oublie,
Et ma sagesse même a l'air de la folie.

L'Ange voyant Adam trop rempli de ses feux,
Calma par ce discours ses transports amoureux:
Modère tes ardeurs : la beauté qui t'enflamme,
Doit regner sur ton cœur, sans asservir ton ame.
Tu fais que son pouvoir réside en ses attraits;
Songe que ta raison l'emporte sur ses traits;
(L'estime de soi-même est souvent nécessaire;)
Mais conduis sans fierté l'objet qui veut te plaire;
Dans ses regards le Ciel, pour combler ton bonheur,
Au pouvoir de leurs feux réunit la douceur,
Et lui fit des vertus dignes de ta tendresse;
Crains à ses yeux perçans de montrer ta foiblesse;
Pour lui faire estimer les dons les plus parfaits,
Préfère ses vertus à ses brillans attraits;
Aux douceurs de l'amour livre-toi sans allarmes:
Mais de la passion crains les dangereux charmes;

Le véritable amour enflamme sans fureur;
Il éclaire l'esprit, il élève le cœur;
Et de la volupté fuyant l'attrait funeste,
Son feu pur par degrés mène à l'amour céleste.

L'Homme s'excuse ainsi du trouble de ses sens:
La douceur, la raison, les tendres sentimens,
De ma belle Compagne ennoblissent les graces:
Ces solides vertus m'entraînent sur ses traces;
Une union parfaite accorde nos esprits:
De mon enchantement ne soyez point surpris.
Ce sentiment vainqueur, loin d'avilir ma gloire,
Des faveurs du Très-haut me remplir la mémoire;
Je me crois un rayon de vos célestes feux.
Pardonnez à mon cœur s'il s'égare en ses vœux;
L'amour pur, dites-vous, mène à l'amour suprême:
D'en connoître l'ardeur mon désir est extrême.
Les célestes Esprits aiment-ils comme nous?
Comment expriment-ils leurs transports les plus doux?

Le front du Séraphin devint comme l'aurore :
Un feu plus vif, dit-il, sans tourment nous dévore.
Ne te suffit-il pas de nous savoir heureux ?
Il n'est point de bonheur sans transports amoureux ;
Nos désirs immortels trouvent des jouissances
Dans l'intime union de nos intelligences.
Ainsi dans ces vallons vous voyez les ruisseaux
Se chercher dans leur cours, & confondre leurs eaux,
Ou l'air subtil se joindre à l'air qui l'environne ;
A d'éternels plaisirs notre ame s'abandonne,
Et s'unit sans obstacle à l'objet de ses feux.
Mais le Soleil descend de son char lumineux ;
Il me sert de signal, mon départ doit le suivre.
En cet état heureux puisses-tu toujours vivre !
Aime Eve, mais sur-tout chéris le Créateur ;
Que les plaisirs des sens n'enivrent point ton cœur ;
Le sort du genre-humain dépend de ta prudence ;
Souviens-toi d'observer la Loi d'obéissance.
A ces mots Raphael s'envole dans les Cieux :
Adam sous son berceau le suit encor des yeux.

Fin du quatrième Chant.

CINQUIÈME CHANT.

ARGUMENT.

ARGUMENT

D U

CINQUIÈME CHANT.

CINQUIÈME CHANT.



ARGUMENT.

*S*atan sans être apperçu par les Anges, revient pendant la nuit dans le Paradis Terrestre ; il se cache sous la figure d'un Serpent. Adam & Eve reprennent leurs travaux. Adam vaincu par les instances d'Eve, consent qu'elle aille travailler loin de lui. Le Serpent la trouve seule, & lui persuade de manger du fruit défendu. Elle engage Adam à suivre son exemple ; à l'instant leurs yeux sont ouverts : ils s'apperçoivent de leur nudité pour la première fois.



LE PARADIS TERRESTRE.

CINQUIÈME CHANT.



Hangez vos sons, ma lire, & vos tendres
accords;

Pour des tons effrayans redoublez vos
efforts.

Del'Homme heureux, instruit, visité par les Anges,
Je ne dois plus ici célébrer les louanges,

Ni les bienfaits de Dieu versés sur les humains.
Il faut de ces tableaux obscurcir les desseins,
Représenter l'horreur d'un crime volontaire,
Les Elémens changés, le Ciel dans sa colère,
Et le moment fatal qui livra l'Univers
A la mort, au péché, nés du sein des Enfers.
Quels travaux pour mon Sexe ennemi des allar-

mes,
Foible, tremblant, formé pour l'amour & ses char-

mes!
Quoi! je vais rappeler des maux causés par nous!
Belles, qui m'en blâmez, ayez moins de cour-
roux:

Racontant les malheurs nés de votre imprudence,
Je montre de vos traits le charme & la puissance.
Les Peintres des fureurs d'Achille & de Turnus,
Des revers de Priam, & d'un fils de Vénus,
Ne tracerent jamais d'images si cruelles;
Je marche après Milton en des routes nouvelles:
J'annonce du Très-haut les arrêts menaçans:
Que ce sujet sublime élève mes accens!

Le globe du Soleil se replongeoit dans l'onde,
La nuit obscurcissoit la surface du monde,
Quand des ramparts d'Eden banni par la terreur,
Sur les ailes du crime y revint l'Imposteur.
Il partit à l'instant où brillent les étoiles,
Suivit toujours la nuit à l'abri de ses voiles:
Pour tromper d'Uriel la prudence & les yeux,
En parcourant la Terre, il fuit l'astre des Cieux.
Sous la forme des eaux, par des routes nouvelles,
D'un rocher dans Eden il jaillit avec elles,
Emprunte la souplesse & les traits du Serpent,
Et vers l'arbre de vie, il s'avance en rampant.

Dès que l'aube du jour, en chassant la nuit sombre,
Eut deffillé les yeux appesantis dans l'ombre:
Viens, cher Epoux, dit Eve, & près de ces coteaux
Arrêtons le progrès de nos naissans ormeaux:
La fraîcheur d'une nuit rend nos soins inutiles.
A tracer des sentiers dans ces forêts fertiles,
Sans cesse réunis, nous travaillons en vain:
Pour fournir aux besoins d'un si vaste terrain,

Séparons-nous : tes mains formeront ce treillage,
Et du soin de ces fleurs je ferai mon partage.
Un sourire, un coup d'œil, mille tendres propos,
Quand je suis près de toi, suspendent nos travaux,
Et nos jours sont trop courts employés dès l'aurore.

Sans nous décourager, Compagne que j'adore,
De nos bois, dit Adam, facilitons l'accès :
Si nous ne pouvons seuls en retrancher l'excès,
Le Très-haut nous promet que des races nombreuses
Seconderont nos mains dans ces plaines heureuses ;
Mais de nos doux travaux un ordre rigoureux
N'exclut point les discours, le sourire amoureux ;
L'Homme seul en jouit, par ce charme s'enflamme
Le plus beau sentiment qui naît dans notre ame.
Dieu veut par le travail augmenter nos plaisirs ;
Unissons à jamais nos soins & nos desirs ;
Dans la chaleur du jour, sur les bords du rivage,
Occupons-nous ensemble à tailler ce bocage.
Si nos doux entretiens, l'aliment des esprits,
Embarrassent tes sens de trop d'objets remplis,

Je consens un moment à perdre ta présence;
La solitude plaît; souvent même l'absence
Rend le cœur plus sensible au charme du retour:
Mais déjà ton départ allarme mon amour,
Tu fais qu'un ennemi veille pour nous surprendre;
Contre lui réunis, veillons pour nous défendre:
Reste près d'un Epoux, le soutien de tes jours;
Mon bras sera plus fort aidé de ton secours:
Rendrais-je tes regards témoins de ma foiblesse?
La même force en toi naîtroit de ta tendresse;
Tu craindrois que mes yeux ne vissent succomber:
L'un par l'autre appuyés, nous ne pouvons tomber.
Rappelle-toi souvent qu'il est en ta puissance
De transgresser les loix de la divine essence;
Peut-être l'ennemi te trouvant loin de moi,
Tenteroit par son art de surprendre ta foi,
Ou de troubler nos feux dans sa fureur jalouse.
Ces soupçons semblent vains aux yeux de son épouse:
Les ris quittent son front, & sa voix rend ces mots:
Au coucher du Soleil, à travers ces ormeaux,

J'entendis Raphael en partant vous instruire
Des attentats d'un traître ardent à nous séduire.
Cet esprit inconnu cherchant l'obscurité,
Peut-il vous allarmer sur ma fidélité?
Je fais ce que je dois au Monarque suprême,
A son ordre, à vos loix, à nos feux, à moi-même,
Et ne redoute point cet ennemi jaloux.
Je connois ses desseins : je braverai ses coups.
Vous craignez que son art ne trompe ma foiblesse :
J'ai pour me soutenir le Ciel & ma tendresse;
D'où naissent vos soupçons? doutez-vous de ma foi?

Du Très-haut, dit Adam, crains d'enfreindre la loi :
Jamais par mes soupçons je n'offensai tes charmes;
Loin de moi ton péril cause seul mes alarmes :
L'amour les a fait naître, écoute ses conseils,
Avertis-moi de même en des dangers pareils :
Pourquoi les prévenir, & chercher à combattre?
Le courage peut vaincre, il peut aussi s'abattre;
Ta victoire, sans moi, manquera de témoins,
Et l'absence accroitra ma terreur & mes soins.

Tu sens l'inquiétude où tu livres ma vie;
Mais l'espoir d'un triomphe irrite ton envie:
Je voudrois vainement t'arrêter sous mes yeux,
Ton esprit plus absent seroit en d'autres lieux:
Vas, songe à conserver ta première innocence:
Dieu te combla de dons, redoute sa vengeance.
Il dit: Eve obstinée à suivre son dessein,
De la main d'un époux dégage alors sa main.
Tu te rends à mes vœux, Adam: je pars, dit-
elle;

Mais je te rejoindrai sans que ta voix m'appelle.
Avant que le Soleil ait partagé ce jour,
Par tes conseils guidée, encor plus par l'amour,
Je serai dans tes bras sous cet épais feuillage.
A l'instant elle fuit comme un léger nuage.
Adam la suit d'un œil ravi, mais inquiet:
Je t'attens, lui dit-il, crains l'ennemi secret.
Elle court en disant: Compte sur ma promesse.
Eloignement fatal! ô source de tristesse!
Malheureuse Eve, hélas! en vain ton tendre amour
Se flatte de jouir des douceurs du retour;

Par des sentiers fleuris tu cours au précipice:

Tu vas être livrée au plus noir artifice:

L'innosence & la paix vont sortir de ton cœur:

Sous des traits déguisés l'infernal Suborneur

Cherchoit depuis l'aurore en ce charmant Empire,

L'Homme que sa fureur se promet de séduire,

Espérant en lui seul perdre tous les Humains.

Pour hâter le succès de ses cruels desseins,

Il brûle de trouver Eve seule égarée.

A l'instant il la voit de ses graces parée,

Au milieu des parfums, seule à l'ombre des fleurs,

Attentive à régler l'ordre de leurs couleurs,

A soutenir leur tige encor foible & rampante,

Ignorant qu'elle-même en sa beauté naissante,

Est proche de sa chute, & loin de son appui.

Le Tentateur s'avance, & la fraude avec lui.

Après un long circuit, il arrive au bocage,

Où l'épouse d'Adam s'occupoit sous l'ombrage;

Sa beauté le ravit : elle semble à ses yeux

Rendre un nouvel éclat au charme de ces lieux:

Sa rage s'adoucit, & sans haine il admire;
Mais sa fierté bientôt reprenant son empire:
Eh! quel pouvoir, dit-il, a sur moi cet objet?
Il retient ma colère, & suspend mon projet;
Mon cœur privé d'amour, de joie & d'espérance,
Doit n'avoir de plaisirs que ceux de la vengeance.
Ne pouvant me soustraire à mon destin affreux,
Pour adoucir mes maux, faisons des malheureux;
Reduifons nos fureurs à l'art vil de séduire:
L'orgueilleux devient souple en travaillant à nuire;
Eve seule s'expose à recevoir mes traits:
Qui peut sans s'attendrir contempler tant d'attraits!
Moi seul, oui la beauté, source de mille allarmes,
A mon cœur outragé présente en vain ses charmes:
A la haine donnons le masque de l'amour.
Il dit : pour arriver, choisissant un détour,
Dans l'espoir de fixer sur lui seul les yeux d'Eve,
Il s'approche en rampant, se replie & s'élève.

Appliquée à mêler le chevreuille au lix:
Elle n'appercçoit point ses séduisants replis:

Il redouble ses soins, court, s'arrête, soupire,
 Frappe enfin les regards de l'objet qui l'attire,
 Et ravi du succès fait entendre ces mots:
 Souveraine des Cieux, de la Terre & des Eaux,
 Sans surprise à ma voix daignez prêter l'oreille;
 De ces lieux vos appas sont la seule merveille:
 Tournez vers moi ces yeux dont les traits ravissans
 M'entraînent sur vos pas, & regnent sur mes sens.
 Beauté que la Nature avec plaisir vit naître,
 Tout s'arrête en extase en vous voyant paraître:
 Mais ces êtres bornés ne peuvent discerner
 Les présens dont le Ciel a voulu vous orner.
 Un seul en fait le prix: est-ce assez d'un hommage?
 D'un Etre si parfait l'unique & vrai partage
 Est d'obtenir l'encens & les honneurs divins.
 L'organe d'un serpent rendant des sons humains,
 Vous surprend, je le vois: suivez-moi pour appren-
 dre
 Où j'ai puisé les sons que vous venez d'entendre.
 Doué du seul instinct des autres animaux,
 Errant sans réfléchir entre ces arbrisseaux,

Je cherchois l'aliment à mon gout convenable;
J'apperçois entre tous un arbre remarquable;
Ses fruits charment les yeux par l'émail des couleurs,

Et répandent au loin les plus douces odeurs:
Sans cesse à leur aspect je sens ma soif renaître:
Je m'élançe sur l'arbre, ardent à le connaître:
Enivré de ses dons, mes sens dans le moment
Eprouvent sans effort un subit changement;
Mon être illuminé d'une plus pure essence,
Reçoit, entend, connoit la sublime science:
Ma voix rend la pensée offerte à mes esprits;
L'éclat de tant d'objets dont mes yeux sont surpris,
A votre aspect vainqueur me semble disparaître.
Vous trouvez mes regards trop importuns peut-être;

Ah! recevez l'encens qu'on doit à la beauté.

En parlant, il l'entraîne à l'arbre redouté;
De plus vives couleurs ornent sa crête altière;
Ses tortueux replis répandent la lumière:

A peine cache-t'il son espoir odieux.

Eve écoute, le suit, avance dans les lieux,

Où déjà l'impositeur brûle de la séduire :

Tels sont ces feux errans que dans l'ombre on voit
luire :

Le voyageur trompé se détourne, les suit,

Et se perd dans l'abîme où leur éclat conduit.

Cette Beauté crédule en proie à l'artifice,

Sans craindre d'y tomber, arrive au précipice.

Bientôt l'arbre fatal se présente à ses yeux :

Serpent, s'écria-t-elle, ah ! fuyons de ces lieux ;

Tous les biens & les maux s'y trouvent dans leur
source :

Vainement vers ces fruits tu diriges ma course :

Ils nous sont interdits : ce sont les seuls loix

Que l'Etre souverain nous dicta par sa voix :

Je meurs au même instant, si j'ose les enfreindre.

Ah ! repart l'impositeur, cessez de vous contrain-
dre :

Reine

Reine de l'Univers, craignez-vous de périr
 Par des fruits destinés à charmer, à nourrir?
 Vous me voyez vivant : j'en goutai sans obstacles;
 C'est pour vous que le Ciel enfanta ces miracles;
 Il doit vous admirer, si par un noble effort
 Vous cherchez la science au mépris de la mort.
 Par ce don si mes sens dégagés de leur chaîne,
 S'élèvent au degré de la raison humaine,
 Vous obtiendrez par lui la sagesse des Dieux.
 Que peut la mort sur vous? Vous priver de ces lieux?
 On vous verroit bientôt regner dans l'Empirée.
 Quelle horreur pour ces fruits vous est donc inspi-
 rée?
 Un pouvoir envieux défendit d'en goûter;
 Le savoir seroit-il un don à redouter?
 Non, nulle autorité ne sauroit vous réduire
 A vous priver d'un bien dont l'effet est d'instruire.
 Sans balancer, Déesse, acceptez ces présents:
 En éclairant l'esprit, ils enchantent les sens.
 Il dit : & ce discours dicté par l'imposture,
 Forme dans l'ame d'Eve une vive peinture :

Elle s'avance, hésite, admire, se repent,
Pense voir la raison sous les traits du Serpent;
La louange long tems murmure à ses oreilles.
De l'arbre défendu contemplant les merveilles,
Dans ses ardens desirs elle y fixe les yeux.
Que j'aspire, dit-elle, à tes biens précieux!
L'ame par ton pouvoir est instruite & ravie;
Que lui servent ces biens, s'ils privent de la
vie?
Quoi! changeant pour nous seuls tes douceurs en
poisons,
Les brutes, sans danger, jouiroient de tes dons!
Le Serpent vit encore, & paroît sans malice:
Dois-je dans ses conseils redouter l'artifice?
Il m'invite à chercher la gloire & les plaisirs:
Qui peut dans ce projet contraindre mes dé-
sirs?
Possédons, sans tarder, la suprême science.
Jour affreux! coup funeste! Eve sans défiance
Goute le fruit fatal; tout en frémit d'horreur;
Par des cris la Nature annonça son malheur.

L'ennemi triomphant dans les bois prend la fuite.
La Mere des Humains enivrée & séduite,
S'écrie : O fruit divin ! mes esprits enchantés
Des mystères des Cieux conçoivent les beautés.
Peut-être en cet instant devenue invisible,
Aux yeux du Créateur je suis inaccessible....
S'il pouvoit ignorer mon nouveau changement !...
Mais Adam inquiet me cherche en ce moment ;
La source de ma joie à son ame inconnue,
Doit-elle se cacher , ou s'offrir à sa vue ?
Sans partage gardons ma gloire & mon bonheur ;
Par-là j'égalerais les vertus de son cœur ;
J'en mériterai mieux sa tendre complaisance.....
Je pourrois à mon tour le voir sous ma puissance...
Ah ! tandis que mes sens goutent ce doux trans-
port,
Si le Ciel irrité me préparoit la mort,
Mon époux obtiendrait une épouse nouvelle,
Se feroit un bonheur de respirer pour elle,
Et je ne ferois plus ! Quel affreux avenir !
A mon sort, quel qu'il soit, Adam, je veux t'unir ;

Pour toi je sens naître une si vive flamme,
Que la mort avec toi n'étonne point mon ame.
Sans ton amour la vie est pour moi le trépas.

Vers lui dans ce moment elle tourne ses pas.
Hélas ! il se flattoit dans son impatience,
De se dédommager des ennuis de l'absence ;
Ses mains avoient formé des guirlandes de fleurs,
Pour couronner l'objet de ses tendres ardeurs :
Mais son amour troublé de sinistres présages,
Souvent lui fait quitter l'abri de ses ombrages.
Eve paroît : il vole au-devant de ses pas ;
Dans sa rougeur subite il lit son embarras :
Il voit entre ses mains l'indice de son crime.
Elle apporte le fruit : son ivresse l'anime,
Et son esprit fertile en discours enchanteurs,
Ainsi de son retour excuse les lenteurs.
De mon éloignement tu gémissois sans doute ;
Que j'ai languï sans toi ! Tu te plains, mais écoute :
J'ignorois de l'amour le plus cruel tourment ;
De toi je ne veux plus m'absenter un moment :

Tu vois l'objet flatteur qui m'avoit retenue;
 Le Serpent en prouva le pouvoir à ma vue;
 Il mangea de ce fruit, il vit, & sans efforts,
 De la raison ses sens acquirent les trésors.
 Par le même secours j'obtins les dons suprêmes;
 Reçois-les : que nos maux, nos plaisirs soient les
 mêmes;
 Si différens degrés séparoient nos esprits,
 Mon cœur des plus grands biens cesseroit d'être épris.

A ce récit Adam, & gémit, & frissonne;
 Il ne peut s'exprimer, sa force l'abandonne;
 La guirlande qu'il tient, s'échappe de ses mains:
 Il voit tous ses malheurs écrits dans les destins,
 Et sa douleur enfin rompt ainsi le silence:

Toi qui fais tout charmer par ta seule présence,
 Objet de plus parfait que le Ciel ait produit,
 En quel gouffre de maux ton crime nous conduit!
 Comment, sans redouter la vengeance céleste,
 As-tu suivi l'appas d'un conseil si funeste?

J'y reconnois les traits d'un ennemi jaloux;
N'importe : à ton destin joins le sort d'un époux.
Tu m'apportes la mort : j'y vole pour te suivre :
Le dessein en est pris : pourrois-je te survivre ?
Quel bien remplaceroit ta beauté, ton amour ?
Errant seul en ces lieux, je haïrois le jour :
Quand le Ciel m'offriroit une épouse aussi belle,
Jamais à ses appas je ne vivrois fidelle ;
Ton image toujours regneroit dans mon cœur :
Ton être pris du mien m'entraîne en ton malheur.
En te perdant, hélas ! je me perdrois moi-même.
Effort trop généreux ! preuve d'amour extrême !
Quel triomphe, dit Eve, ô Ciel ! quel doux transport !
Mon époux pour me suivre ose braver la mort.
Il se résoudroit même à partager un crime.
Ah ! s'il pouvoit un jour en être la victime,
Je voudrois sur moi seule en éprouver d'horreur ;
Mais je viens avec toi partager mon bonheur.
Loin que ce fruit divin éteigne en moi la vie,
Il accroit les vertus de mon âme ravie :

Je puis t'en présenter sans trembler sur ton sort;
 Prens ce don; livre aux vents la crainte de la mort.
 Elle embrasse à ces mots l'objet de sa tendresse,
 Verse des pleurs de joie en voyant sa faiblesse;
 Et pour récompenser l'excès de son ardeur,
 Lui donne le poison, source de son malheur.
 Il l'accepte, & connoit tous les maux qu'il s'apprête.
 Aveuglé par l'amour, nul danger ne l'arrête.
 De nouveau la Nature, & gemit, & tremble;
 La terre en tressaillit, le Ciel s'en ébranla.
 Adam n'entend plus rien; & son cœur sans allarmes,
 Eperdu, ne voit qu'Eve, & ses dons, & ses char-
 mes.

Tous les deux enivrés, & d'orgueil, & d'amour,
 Pensent déjà jouir du céleste séjour.
 Dans les tendres douceurs de leur chaîne fidelle,
 La volupté fait naître une chaleur nouvelle;
 Le trouble, les langueurs annoncent leurs desirs;
 Leurs cœurs de l'innocence ont perdu les plaisirs;
 Ce n'est plus cette paix d'une ame satisfaite,
 C'est une ardeur des sens emportée, inquiète.

Qui délire sans cesse, & s'éteint dans les feux.

Adam exprime ainsi son délire amoureux :

Chère épouse, ces fruits ont produit en mon
ame

Une joie inconnue, une plus vive flamme.

Que de transports ardens manquoient à nos amours !

Quels momens ! jouissons du plus beau de nos jours.

Depuis l'heureux instant qui te donna naissance,

Jamais tes traits sur moi n'eurent tant de puissance ;

Tes graces à mes yeux ont de nouveaux appas.

Eve sourit, soupire & vole dans ses bras ;

D'un bocage de fleurs l'ombre odoriférante

Couvre de leurs transports l'ivresse renaissante :

Sur les gazons, témoins de leurs brûlans soupirs,

Le calme du sommeil termine leurs plaisirs.

Quand le feu de leurs sens perdit sa violence,

Les songes ténébreux, fils de l'intempérance,

De leurs esprits troublés bannirent le sommeil :

Pour la première fois accablés au réveil,

L'un & l'autre surpris, sur soi fixe la vue;
Leur cœur est agité d'une honte inconnue;
La nudité les blesse, & leurs yeux éclairés
Apperçoivent l'erreur de leurs sens égarés;
L'innocence les fuit; le voile se déchire;
Sur un bonheur passé leur ame en vain soupire:
Pour eux un seul instant change tous les objets.
Les sombres passions, le trouble, les regrets,
Des reproches cruels aigrissent leurs allarmes;
Leurs yeux sont obscurcis par des torrens de larmes.
Et déjà la raison ne règle plus leurs sens,
Le silence succède à des gémissemens;
A leurs propres regards ils veulent se soustraire;
Et fuyant de concert dans un bois solitaire,
Ils cherchent à l'envi des feuillages épais,
Qui de la nudité leur dérobent les traits;
Ils voilent les dehors; mais la honte cruelle
En leur sein criminel vit & se renouvelle.

Fin du cinquième Chant.

SIXIÈME CHANT.

ARGUMENT.

*D*ieu connoissant le succès de Satan, & la desobéissance de l'Homme, lui fait entendre son arrêt & celui du Serpent, qu'il replonge dans l'abîme. Il ordonne aux Anges de faire diverses altérations dans l'ordre des élémens. Adam consterné du changement de son état, s'abandonne à la douleur. Il rejette les consolations d'Eve: elle le calme enfin. Ils unissent leurs prières pour appaiser le Ciel. Michel leur annonce que le moment de leur mort est différé; mais qu'ils sont bannis pour jamais du Paradis Terrestre. Regrets d'Eve. Michel l'endort, & pendant son sommeil découvre à Adam dans une vision les différens climats de la terre, & les maux de sa postérité. Il lui enseigne les moyens de les éviter, & le console par la promesse du Messie, qui réparera les désordres que le péché a causés dans le monde. Eve s'éveille: Michel la conduit avec Adam hors du Paradis.



LE PARADIS TERRESTRE.

SIXIÈME CHANT.



rien ne peut échapper aux yeux de l'Eter-
nel:

Il voit du Tentateur le succès criminel,

Et l'Homme perverti par un noir artifice.

Sa clémence cédant aux loix de sa justice,

Il le livre à la mort, & sa voix dans les airs,
En prononçant ces mots, ébranle l'Univers.

Eve, tu dois porter la peine de ton crime,
Des fils qui te naîtront tu feras la victime;
Tu verseras des pleurs en leur donnant le jour.
Adam, pour avoir cru les conseils de l'amour,
Tes descendans & toi, de l'avare Nature
N'arracheront les dons qu'à force de culture;
La douleur, le travail t'amèneront la mort.
J'ai maudit le Serpent; il fuit en vain son sort;
Je le livre aux remors plus cruels que la foudre.

Sans redouter la main qui peut le mettre en pou-
dre,

L'Imposteur jouissoit d'un triomphe odieux:
Il apprend son arrêt prononcé dans les Cieux,
Et le sort des humains, devenus ses victimes.
Il rentre en frémissant dans les sombres abîmes;
La Mort & le Péché, ses fidèles fujets,
Accourent sur ses pas pour servir ses projets.

Retournez, leur dit-il, jouir de ma conquête,
Détruisez, dévorez; que rien ne vous arrête:
Remplissez l'Univers d'épouvante & de pleurs;
Le tems qui détruit tout, nourrira vos fureurs;
Regnez, servez ma haine en ce terrestre monde,
Tandis que visitant ma retraite profonde,
Par le brillant succès de mes soins glorieux,
Je porterai la joie en ces lugubres lieux.

Il y vole à ces mots, & revoit son Empire:
L'Enfer depuis long-tems pour son retour sou-
pire:

Il y paroît trainé sur un char triomphant.
L'abîme l'applaudit par un bruit effrayant.
Esprits, dit-il, regnez, jouissez de ma gloire;
Je conduirai vos pas aux lieux de ma victoire:
Par moi la race humaine est livrée à vos coups.

Dieu se rit des complots de l'Ennemi jaloux:
Il sait à quel degré l'inférieure puissance
Doit sur le genre-humain étendre sa vengeance,

Et que l'homme né libre, en peut braver les traits :
Mais Adam doit sentir le poids de ses forfaits.
Déjà du Roi des Cieux les fidèles Ministres
Placent au Firmament divers signes sinistres.
Le Soleil incliné, par son oblique cours,
Change l'air, les saisons, l'égalité des jours ;
Le tonnerre, les vents épouvantent la terre ;
L'homme & les animaux se déclarent la guerre.

Au châtement cruel dont il ressent les coups,
Adam du Ciel vengeur reconnoit le courroux,
Déjà le froid, la faim augmentent son martire :
Pour sa postérité son cœur tremble & soupire ;
Au plus vif désespoir se livrant sur son sort,
Par d'inutiles cris il invoque la mort.
Cédres, s'écrioit-il, cachez-moi sous vos ombres !
Rochers, renfermez-moi dans vos cavernes sombres !
Epargnez à mes yeux la clarté du Soleil :
Dieu puissant, plongez-les dans l'éternel sommeil.
De l'Univers ta vue embrasse la carrière,
Comment m'exposerais-je aux traits de ta lumière ?

Averti du danger, je bravai le destin;
Le remors, fils du crime, est vivant dans mon sein.
Quoi! le monde en naissant est prêt à se détruire!
Les animaux cruels méprisent mon empire!
Tout est changé pour moi : l'objet de mon amour,
Jadis de mon bonheur, est ma perte en ce jour.
Les bois qui résomboient aux sons de ma voix tendre,
N'ont plus que des soupirs, des sanglots à me rendre :
La nuit la plus obscure est témoin de mes pleurs.

Par les échos plaintifs Eve apprend ces douleurs;
Elle approche en tremblant, & croit par sa présence,
Des tourmens d'un époux calmer la violence.
Il rejette ses soins par ces sévères mots :

Cruelle, éloigne-toi, source de tous mes maux :
Pourquoi sous tant d'attraits l'Auteur de la Nature
Cacha-t'il les erreurs d'un cœur foible & parjure?
Quand mes premiers desirs te demandoient aux
Cieux,
De quel bandeau l'ennui me voiloit-il les yeux?

En ce séjour, sans toi, vivant dans l'innocence,
J'aurois de mon bonheur gardé la jouissance.
Que n'ai-je à ton audace opposé mon pouvoir!
Quoi! l'exemple d'un traître a flatté ton espoir?
Et loin de triompher de son vil artifice,
Ton curieux orgueil te livre au précipice:
Rebelle à mes conseils, tu crus ce séducteur;
Devois-je partager ton crime & ton malheur?
Tes dangereux appas surprirent ma foiblesse;
Fuis mes yeux détrompés, perfide enchanteresse.
Helas! j'estimai trop tes dons & tes vertus.

Il dit : Eve troublée, & les sens abattus,
Embrasse ses genoux, & les baigne de larmes.
Ta douleur, répond-t-elle, augmente mes allarmes;
Foible dans le danger, fourde à tes volontés,
Ces reproches cruels je les ai mérités;
Mais dois-tu par la haine accabler ma tendresse?
Mon amour ne peut-il dissiper ta tristesse?
Le crime en se cachant sous un dehors trompeur,
A fait de mon esprit l'involontaire erreur.

Ne m'abandonne pas à ma douleur extrême,
Adoucis tes regards pour un autre toi-même;
Nos forfaits sont égaux : nous frémissons tous deux :
Mais mon cœur plus coupable est le plus malheureux.

De mon époux, de Dieu j'irrite la colère :
J'oserai vers son Trône élever ma prière :
Il fait que tes malheurs prirent leur source en moi ;
Que la foudre m'écrase, & s'éloigne de toi.
Peut-être n'ai-je plus qu'un seul instant à vivre !
Si tu me fuis, hélas ! quel parti dois-je suivre ?
Passons du moins en paix de si cruels momens,
Joignons notre infortune & nos gémissemens.
Tu parois attendri : je reprends l'espérance :
Je fais combien tu dois craindre mon imprudence ;
Ton cœur de mes conseils éprouva le danger :
N'importe : à t'en donner j'ose encor m'engager.
Je cherche à te calmer dans ton incertitude ;
Du destin de tes fils nait ton inquiétude ;
Tu crois déjà les voir enlevés par la mort.
Tentons pour la tromper un généreux effort ;

Qu'ils soient toujours à naître, & que sa main perfide

Répande sur nous seuls son poison homicide.

En prévenant ses coups, calmons notre douleur...

Ce parti, je le vois, épouvante ton cœur...

Inutiles projets! tes désirs, ma tendresse,

Pourroient-ils sans espoir languir dans leur ivresse?

Supplice pour tous deux plus cruel que la mort!

Non : par nos mains plutôt terminons notre sort:

Qui peut nous arrêter? abrégeons tant d'allarmes.

Ces mots entrecoupés s'étouffent dans les larmes.

Prosternée, immobile & frissonnant d'effroi,

De son maître elle attend les conseils & la loi.

Defarmé par ses pleurs, son époux la relève.

Tu me perces le cœur : viens dans mes bras, chère

Eve:

Vivons unis, dit-il : viens, ne consommons plus

Le moment qui nous reste en regret superflus.

Ton crime m'a perdu : ton repentir l'efface;

Quitte le noir projet d'éteindre en toi ta race.

Ce mépris de la vie & de tous les plaisirs
Vient d'un orgueil secret qui flatte tes désirs;
Il te paroît l'effort d'une ame magnanime:
Aux regards de ton Dieu ce désir est un crime
Qui prouve ta foiblesse & dégrade ta foi.
Du sage Créateur accomplissons la loi:
Il voulut que l'himen en resserrant nos chaines,
Augmentât nos plaisirs & modérât nos peines.
Oui : la stérilité s'oppose à ses arrêts,
Et nos fils malheureux sont nés dans ses décrets.
Sur moi seul que ne puis-je attirer la tempête!
Aux coups du Ciel pour toi j'irois offrir ma tête,
L'attendrir, t'excuser sur ta fragilité.
Prosternons-nous aux pieds de ce Pere irrité.
Nos sincères regrets toucheront sa clémence;
Ses regards en tous lieux répandent l'espérance.

Au même instant vers Dieu s'élancent leurs accens;
Et leurs vœux réunis transportés par les vents,

S'élèvent jusqu'aux Cieux, en pénétrant la voute.

D'Eden, dit le Très-haut, Michel, suivez la route:
J'éloignerai le coup d'un arrêt mérité:
Le repentir de l'homme a touché ma bonté;
Mais il sera banni de son heureux azile.
Ses descendants privés d'un séjour si tranquile,
Par un chemin pénible iront tous à la mort;
Qu'Adam sache de vous mes decrets & leur sort.

L'Ange instruit des destins s'envole avec l'aurore;
Le premier des mortels dont l'espoir vit encore,
Reçoit avec transport cet Etre radieux;
Il apprend par sa voix que le Maître des Cieux
Suspend le coup fatal qui doit trancher sa vie;
Mais qu'un tissu de maux dont sa trame est remplie,
Le bannit à jamais de ce séjour charmant.
La douleur le saisit en cet affreux moment,
Eve désespérée en ces termes s'exprime:

De mon sort sans frémir, je ne puis voir l'abime;

J'espérois en ces lieux finir mes tristes jours :
On m'en bannit : pourquoi prolonge-t'on leur cours ?
Bois, qui m'avez vu naître, agréable prairie,
Toi berceau nuptial, ombre que j'ai chérie,
Echos qui m'entendiez, instruits par les Zéphirs,
Pour la dernière fois rendez-vous mes soupirs ?
Fleurs, ne verrai-je plus vos couleurs éclatantes ?
Quelles mains soutiendront vos tiges languissantes ?
Tribut de mes travaux, lieux chers à mes amours,
Faut-il de vos attraits m'éloigner pour toujours ?
Comment pourrai-je vivre en un climat sauvage,
En proie à la douleur, aux remors, à la rage ?

De ces regrets l'Archange arrête le courroux :
Tu ne perds rien, dit-il, il te reste un époux ;
Il guidera tes pas aux lieux où tu dois vivre :
Quitte sans désespoir ce séjour pour le suivre.
Adam, poursuivit-il, rappelle ici tes sens,
Je dois de l'avenir te dévoiler les tems :
De foles passions vois ta race enivrée.
Tandis qu'Eve au sommeil par mes soins est livrée,

Eloignons-nous, montons sur ce roc escarpé.
Le Pere des humains de regrets occupé,
Suit le Guide divin : à ses yeux la Nature
Offre tous les climats & la race future.
De l'Africain farouche il voit les champs brûlés,
Les bords Américains par le fer désolés,
L'Asiatique en proie au luxe, à la mollesse,
L'Europe abandonnée à la guerrière ivresse:
Par-tout il voit voler le Démon des combats,
Et les mortels armés tourner contr'eux leurs bras:
L'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'envie,
Des concurrens jaloux excitent la furie:
Souvent même à la haine entraînés par l'amour,
Ils semblent plus ardens à se priver du jour;
Sur ses rivaux détruits chacun fonde sa gloire:
Dans le meurtre & le sang tous cherchent la victoire.

La Justice en fuyant la cour de ces vainqueurs,
Laisse la Politique y masquer leurs fureurs,
Et de vils courtisans exilent de leur vue
La vérité vantée & toujours méconnue,

Le Trône environné de ces flatteurs adroits,
 Des fujets opprimés anéantir les droits;
 La vertu sans crédit voit triompher l'intrigue;
 On n'obtient les honneurs que par ruse & par bri-
 gue.

La coupe de l'himen se remplit de poisons,
 Dans le sein des Amans naissent les trahisons;
 Des feux vives & flatteurs, mais nourris d'artifices,
 Guident leurs yeux charmés dans mille précipices;
 Plus loin dans des cités, les festins & les jeux
 Des nombreux habitans semblent combler les vœux.
 Mais la guerre intestine en sa fougueuse rage,
 A ce calme apparent fait succéder l'orage:
 Ces Temples, ces Palais, élevés par l'orgueil,
 De leur Maître en tombant deviennent le cercueil.
 On voit naître en tous lieux du sein du fanatisme
 Mille divinités où l'aveugle athéisme
 De son opinion chaque mortel épris,
 Voudroit à ses erreurs asservir les esprits.
 Dans l'ardeur d'un faux zèle ou de l'idolâtrie,
 L'un s'immole à ses Dieux & l'autre à sa Patrie;

Et du sein de la terre arrachant les métaux,
L'impie ose y graver les traits de ces Héros,
En pare leurs Autels, & guidé par le vice,
Le fer sert sa vengeance & l'or son avarice.
Adam fuit ce spectacle, & l'œil baigné de pleurs,
De ses fils à venir déplore les malheurs.

Faut-il qu'à ces cruels je donne la naissance!
Que n'ai-je sur leur sort resté dans l'ignorance!
Je n'aurois point, hélas! à gémir en un jour
Des forfaits que les ans produiront tour à tour.
En prévoyant ces maux j'avance mon martire:
A savoir l'avenir sans prudence on aspire:
Son aspect nous prépare à des tourmens cruels,
Dont la crainte déjà nous fait des maux réels.
Terrible vision! race trop ennemie!
Plût au Ciel qu'en naissant vous perdissiez la vie!
Il dit : d'autres objets affligent ses regards;
Mille maux différens volent de toutes parts:
L'un périt à l'instant par la douleur aiguë,
L'autre boit à longs traits le poison qui le tue,

Et la fièvre en fureur dans ses livides bras,
Enlève les mortels, & les livre au trépas.
O Mort! s'écria-t'il, frappé de cette image,
Si je tremble aujourd'hui lorsque je t'envisage,
Pourrai-je supporter la rigueur de tes coups?
Envoyé du Très-haut, par des sentiers plus doux
Ne peut-on arriver au terme de la vie?

Autant tu vois d'écueils sur les mers en furie,
D'insectes voltiger sur la face des eaux,
Autant la race humaine éprouvera de maux.
Mille pièges cachés, poursuit l'Esprit céleste,
Avanceront la fin de son destin funeste.
L'air, l'eau, le fer, le feu termineront ses jours:
Sur-tout l'intempérance abrégera leur cours.
Ce monstre insatiable ami de la paresse,
Cherchera le bonheur dans le sein de l'ivresse:
L'abondance bientôt détruira les plaisirs,
Et les sens émoussés languiront sans desirs.
L'ennui né du dégoût de l'oïfive opulence,
Verra dans les Palais triompher sa puissance;

Et les biens dont l'orgueil se plait à s'éblouir,
Se changer en poisons à force d'en jouir.
Delà viendront les maux dont l'image terrible
Pour tant d'infortunés te rend déjà sensible.
Telle sera l'erreur des avarés humains;
En des gouffres cherchant des trésors incertains,
Ils trouveront leur fin dans un air homicide.
Veux-tu de la douleur fuir l'atteinte perfide?
Vis dans la tempérance, & ne mets point tes
foins
A te multiplier des goûts & des besoins.
Sous de rustiques toits en des travaux utiles,
Tu trouveras la paix & les plaisirs tranquiles:
De la frugalité naîtra le vrai bonheur:
Crains l'excès, la mollesse & le luxe enchanteur:
Des loix de la Nature écoutant la sagesse,
Tu verras à pas lents arriver la vieillesse;
Ses coups sans t'accabler affoibliront tes sens,
Et pour toi les plaisirs deviendront languissans;
Ce pénible passage est un mal nécessaire;
La vie en cet état cessera de te plaire;

Alors comme un fruit mûr détaché sans efforts,
De tes membres usés perdant tous les ressorts,
Soudain tu rentreras dans le sein de ta mere.

Instruit par vos conseils, reprit le premier Pere,
J'entrevois sans frémir le terme de mes jours.
Je vais par la sagesse en adoucir le cours.
Dans mon ame déjà je sens la paix renaître;
Pénétré de respect pour le souverain Etre,
J'attens de sa bonté qu'il abrège mon sort.

Tu ne dois désirer, ni redouter la mort :
C'est le port , dit l'Archange , où finiront tes pei-
nes;
Souffre sans murmurer, & la vie, & ses chaines:
Pour ta postérité, par un excès d'amour,
Le Fils du Dieu vivant doit s'immoler un jour;
Le courroux de son Pere exige une victime:
Il viendra par son sang te laver de ton crime,
Eclairer les savans par les loix confondus,
De ses enfans chéris animer les vertus;

D'une nouvelle vie obtenant le partage,
Le Ciel après la mort sera leur héritage,
Et Satan dépouillé d'un pouvoir criminel,
Expiera ses forfaits dans le gouffre éternel.

Par l'espoir consolant des divines merveilles,
Dont en partant, ma voix enchante tes oreilles,
Supporte tes malheurs, modère tes regrets:
N'espère point des Cieux pénétrer les décrets;
Dans la seule vertu tu trouveras des charmes.
Eve dans ton exil doit essuyer tes larmes:
Elle accourt, avançons; par des songes flatteurs,
De ses sens agités j'ai calmé les frayeurs:
Son ame aura repris une force nouvelle.

Graces au doux sommeil, ah! cher époux, dit-
elle,

La fuite de nos maux me cause moins d'effroi:
En ces lieux enchantés que ferois-je sans toi?
J'ai causé tes malheurs, je veux par ma tendresse
Des plus affreux climats t'adoucir la tristesse:

Avec toi transportée au milieu des déserts,
Je croirai voir Eden au bout de l'Univers.

L'Ange de leur départ précipite enfin l'heure,
Les conduit aux confins de l'heureuse demeure,
Sur leurs pas pour toujours en ferme les ramparts,
Et devient invisible à leurs tristes regards.

Fin du sixième & dernier Chant.

SIXIÈME C. 4. 16

Les transports au point des

ont été faits au point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

Les de leur point de l'U. 16.

POÈME
QUI A REMPORTÉ
LE PRIX
DE L'ACADEMIE
DE ROUEN,

Distribué, pour la première fois, le
12 Juillet 1746.

*Le sujet proposé étoit la Fondation même du Prix
alternatif entre les Belles Lettres & les Scien-
ces, par M. le Duc DE LUXEMBOURG,
Gouverneur de la Province, & Protecteur de
l'Academie.*

POÈME

QUI A REMPORTÉ

LE PRIX

DE L'ACADEMIE

DE ROUEN,

attribué, pour la première fois, le

12 Juillet 1746.

Le projet étoit la Fondation même du Prix
destinée entre les Bâties Lettres & les Sciences
par M. le Duc de LORRAINE, & par le
Gouverneur de la Province, & Président de
l'Académie.

LE PRIX

ALTERNATIF

Entre les Belles Lettres & les Sciences.

P O È M E.



Je vois donc s'élever au sein de nos ram-
parts

Le Temple du Génie & l'Ecole des Arts.

Quel astre bienfaisant rend par son influence,

A nos climats féconds leur première abondance ?

Qui ne reconnoitroit à ces traits glorieux

LUXEMBOURG, digne fils des plus nobles ayeux ?

Son nom fut toujours cher aux Filles de mémoire :

Consacrons ses bienfaits, éternisons sa gloire ;

Il vent en divers Jeux, célébrés tous les ans,

Accorder aux Vainqueurs le prix de leurs talens :

L'Auteur est une Dame née à Rouen.

Près de LOUIS, l'amour & l'effroi de la Terre,
Ce Héros affrontant les périls de la guerre,
Suit de loin nos progrès, & saura discerner
L'Athlète qu'en ces lieux sa main doit couronner:
Tel du haut de l'Olimpe, Hercule dans la Grèce,
De cent rapides chars excitant la vitesse,
Faisoit briller la Palme aux regards des Vain-
queurs.

Au sommet du Parnasse il est d'autres honneurs;
De plus nobles efforts nous offrent plus de gloire;
Dans de savans combats disputons la Victoire;
C'est peu de triompher aux yeux de nos Rivaux,
De nos Maîtres encore égalons les travaux.

La Neustrie est fertile en excellens modèles,
Devenons de leur marche observateurs fidèles;
Des champs Elisiens évoquons leurs esprits;
Mais que dis-je? Leur ame existe en leurs Ecrits;
C'est là qu'il faut puiser la science profonde
De charmer, d'attendrir & d'éclairer le Monde.

Cherchez-vous les lauriers dont Melpomène en
pleurs
Ceint le front des Mortels qui peignent ses dou-
leurs?
Du Sophocle * Français prenant l'effor sublime,
Par l'éclat des vertus faites pâlir le crime.
Malherbe, de Pindare imitant les accords,
Vous apprend sur la lire à régler vos transports.
Sensibles aux plaisirs que le tendre Amour donne,
Des Chantres de Paphos briguez-vous la couronne?
Un autre Anacréon † nâquit en ces climats;
De sa Muse légère empruntez les appas.
Sur nos rives, Segrais, ta voix tendre & facile
Rendit les doux accens des Bergers de Virgile.
Brébeuf & Sarasin consacrerent leurs jours,
L'un à chanter Bellone, & l'autre les Amours.

Favoris d'Apollon en cette illustre Fête
Mon Pinceau sur vos traits avec plaisir s'arrête.

* Pierre Corneille.

† L'Abbé de Chaulieu.

De nos jours, du Refnel, inspiré des neuf Sœurs,
 Des tableaux qu'il imite, embellit les couleurs,
 Fontenelle formé pour plaire & pour instruire,
 Nous enrichit encor des fruits qu'il sut produire;
 C'est un arbre fécond, respecté par les ans,
 Qui dans son hiver même a les fleurs du printemps:
 Ses graces ont rendu la science facile:
 Le Poëte savant en devient plus fertile;
 Uranie * & Clio § se servent tour à tour.

Lorsqu'au point du Bélier, l'astre brillant du jour,
 Avec Flore en nos champs ramenera Zéphire,
 LUXEMBOURG, qui des Arts veut étendre l'em-
 pire,
 Doit couronner ici le Savant, dont les yeux
 Perceront les secrets de la Terre & des Cieux.

Sages, qui recherchez au sein de la Nature,
 Le mouvement des corps, leur force, leur figure;

* Muse qui préside aux Sciences.

§ Muse qui préside à la Poësie.

Vous par un long calcul instruits à mesurer
Des objets que les yeux ne pouvoient qu'admirer,
Le compas à la main marchez avec prudence;
Que votre esprit se rende à la seule évidence.

Artistes * qui savez par de nouveaux ressorts
Ressusciter Orphée, en rendre les accords,
Et de nos mouvemens lui prêter la souplesse,
Sur d'utiles objets exercez votre adresse.

L'art, qui peut conserver par des secours certains,
La fragile structure & les jours des Humains,
Présente aux yeux instruits un vaste labyrinthe;
Qu'ils suivent ses détours sans audace & sans crainte:
L'honneur doit animer les précieux travaux,
Qui des bras de la mort arrachent nos Héros.

Et vous, qui de leurs faits célébrez les merveilles,
Un Prix dans deux printems est offert à vos veilles;

* Mr. de France, Academicien de Rouen, a fait deux Fluteurs automates, qu'on a vus cette année à Paris.

Qu'une profonde étude & que des soins constans
Dévoilent à nos yeux l'obscurité des tems.
L'Histoire des Français dans la paix, dans les armes,
De l'Art des fictions n'emprunte point ses charmes:
Mezeray, qui fut grand dans sa simplicité,
Employa les seuls traits qu'offre la vérité:
Vertot sur ses récits clairs, précis, équitables,
Répandit sans excès des couleurs agréables.
Que d'Auteurs en ce genre ont illustré ces lieux!
Le Gendre & Daniel sont nés de vos Ayeux.
De leur stile imitant le tour & la sagesse,
Au faux éclat des mots préférez la justesse:
Libres de préjugés, racontez de nos Rois
Les vices, les vertus, les fautes, les exploits,
Et rendez vos Ecrits dignes du Chef illustre,
Qui fonde ce Lycée, & lui prête son lustre;
Qui joint au nom brillant de favori de Mars,
Le titre plus chéri de Protecteur des Arts.

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

Juv. Sat. II.

F I N.

